

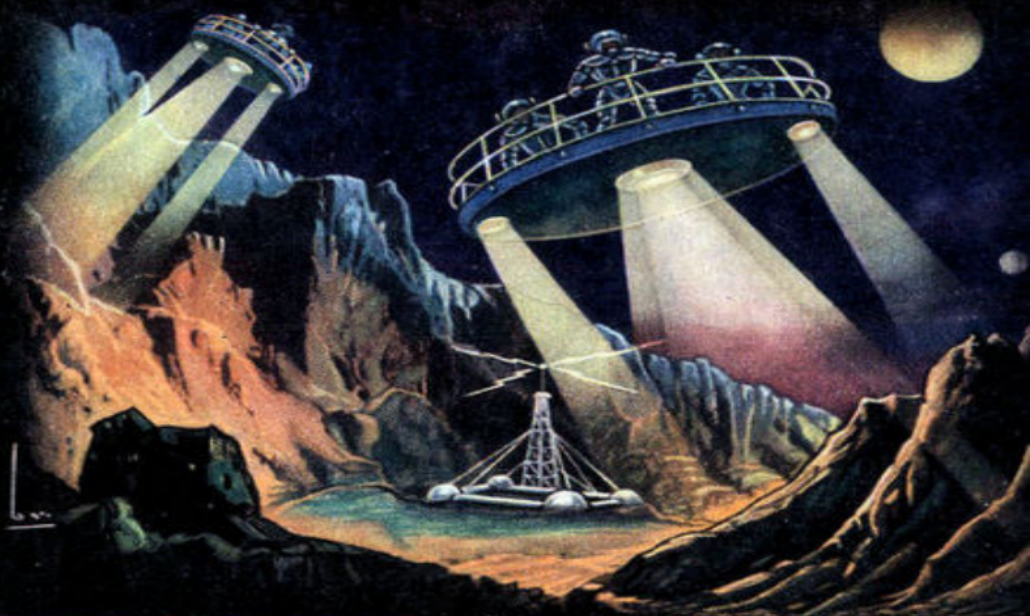
FNA 0244 - Alerte en galaxie

Richard Bessière

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ALERTE EN GALAXIE



**FRICHARD
BESSIERE** ★

★★ **ANTICIPATION** ★★

Editions
"Fleuve Noir"

F. RICHARD-BESSIERE

ALERTE EN GALAXIE

COLLECTION
« ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, Bld Saint-Marcel – PARIS XIII^e

© 1964 « Éditions Fleuve Noir », Paris.
Reproduction et traduction, même partielles,
interdites. Tous droits réservés pour tous pays,
y compris l'U.R.S.S. et tes pays Scandinaves.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Lorsque le cybernéticien Jim Carter entra dans le réfectoire, ses compagnons étaient déjà rassemblés et chacun avait repris ses petites occupations du soir.

On lisait, on buvait, on fumait, on bavardait et on jouait aussi au poker. C'était comme ça chaque soir, dans la petite base spatiale de Xenon, petit astéroïde miniature perdu dans le vide aux suprêmes limites du système solaire.

Monde stérile, insignifiant, boulet capricieux qui fonçait aveuglément dans les profondeurs de l'espace, tel était Xenon, le seul refuge de la Mission Duncan pour les trois cent cinquante jours qui lui restaient encore avant de regagner la bonne vieille Terre patrie.

Carter, une fois de plus, regarda par la grande baie vitrée d'aciéroplastex qui bordait le réfectoire.

Il n'aperçut que des montagnes de glace dentelées, scintillantes sous la froide lumière blanche du soleil lointain.

À perte de vue, c'était toujours le même décor, monotone et franchement désolant avec ces innombrables blocs de méthane, d'ammoniaque et de carbonate d'ammonium pur incorporé dans cette glace.

Certes, on finissait par s'habituer, mais le petit point lumineux qui brillait dans le ciel et vers lequel on braquait souvent le télescope de la base évoquait bien des souvenirs.

Les longues promenades au printemps dans les prairies ensoleillées, les drugstores enfumés où l'on retrouvait ses amis après le travail, les bavardages nocturnes qui n'en finissaient pas, la routine quotidienne qui vous faisait retrouver chaque chose à sa place.

Et la nuit, et le jour, et le jour, et la nuit, qui s'enchaînaient l'un à l'autre comme autant de souvenirs !

Mais pour Jim, la Terre représentait aussi bien d'autres choses. C'était Judith, sa femme, sa compagne des bons et des mauvais jours, celle qui l'attendait impatiemment avec cette calme résignation qui appartient aux épouses des pionniers de l'espace.

Carter avait accepté, sans grand enthousiasme, le poste que le Service Spatial lui avait offert sur Xenon, en remplacement de Graham Topper qui avait dû être rapatrié d'urgence par la fusée de ravitaillement, pour raison de santé. En compensation, la prime rondelette qui attendait Carter à son retour lui permettrait d'acheter le petit cottage que Judith désirait depuis longtemps.

Et puis, Carter avait d'autres projets lorsqu'il reviendrait. D'abord, Judith quitterait son emploi. Les perpétuels trajets Terre-Lune, en tant qu'hôtesse de l'espace, ne convenaient pas à sa santé, il y avait trop de

risques.

Elle s'occuperait du cottage et lui, Carter, trouverait une situation dans une compagnie privée pour l'étude des nouveaux prototypes. Il avait déjà son idée là-dessus et lorsque, à la veille de son départ, il l'avait confiée à Judith, il avait vu briller deux petites larmes de joie dans ses grands yeux bleus.

Brave Judith ! Seize mois de séparation, après tout, ce n'était pas si terrible que ça ! Le sacrifice en valait quand même la peine.

Jim Carter soupira à cette pensée et regarda ses compagnons. Tous de braves gars avec lesquels il avait fini par se lier d'amitié depuis déjà plus de trois mois (terrestres) qu'il vivait avec eux, à plus de six milliards de kilomètres de la Terre, sur cet astéroïde inhospitalier.

Seul, le commandant Robert Duncan, chef de la mission, vivait un peu en vase clos. C'était un grand gaillard taillé en athlète, aux cheveux blonds comme les blés et au visage rosé comme les bergers suisses.

Il avait, affirmait-il, des origines irlandaises et avait conservé les caractères dominants de sa race, mais il ne s'en plaignait pas, bien au contraire.

Il aimait son travail, depuis qu'il avait abandonné le trafic interspatial comme chef pilote. Cette vie-là lui avait réservé trop de désagréables surprises pour qu'il eût envie de persévérer dans cette voie.

Sur Xenon, au contraire, le « boulot » était différent. Rien d'autre à faire que d'endurer stoïquement une réclusion de plusieurs mois, observer, noter, étudier, classer des rapports, en un mot « tenir le coup » jusqu'à l'arrivée de la fusée de relève qui, au bout du délai, vous ramenait sur Terre, vous et votre rapport.

Il cochait les jours, l'un après l'autre, sur un vieux calendrier, et on le croyait de bonne foi lorsqu'il disait que cette mission était la dernière qu'il acceptait.

Mais, dès qu'il revenait sur Terre, il ne rêvait plus que de repartir à nouveau. D'ailleurs tout le monde savait que rien ne lui convenait mieux que ce genre de vie.

C'est lui qui avait accueilli Carter lorsqu'il avait débarqué de la fusée de ravitaillement et l'avait présenté à ses nouveaux compagnons : Dave Davenport, le géophysicien, Michel Billard, le chimiste, et Ricardo Minelli, le radiométéorologiste.

Il avait ensuite entraîné Carter à l'intérieur de la base, comme s'il s'était agi d'un vulgaire touriste. Il lui avait fait visiter les quatre coupoles d'une dizaine de mètres de diamètre, reliées entre elles par des boyaux souterrains, et lui avait indiqué aussitôt le mécanisme utilisé pour pomper en quelques minutes les gaz délétères qui arrivaient à s'infiltrer dans le sas, à chaque communication avec

l'extérieur.

Il avait ajouté :

— Toutes les parois de la base sont recouvertes d'un isolant. Vous devrez veiller comme nous tous à l'équilibre continu de la chaleur ambiante, car en cas d'avarie ou de négligence de notre part, l'air chaud qui s'échapperait brusquement ferait fondre la glace autour de nous. La base tout entière s'enfoncerait et la glace nous recouvrirait avant que nous ayons eu le temps de nous en apercevoir.

— Noté !

Ensuite Duncan avait piloté Carter vers les étages supérieurs, là où se trouvaient les appartements destinés aux membres de l'équipe entre les entrepôts de matériel et de vivres et les postes d'observation situés contre les parois externes de la base.

Une douce chaleur régnait dans l'habitable et on n'entendait aucun bruit. Sauf le faible ronronnement des générateurs d'air.

À cet instant, Duncan s'était retourné sur Carter et l'avait longuement étudié.

— Qu'est-ce qui vous a poussé à accepter ce poste ? Les honneurs ? L'avancement ? La prime ?

Au sourire de Carter, le commandant avait hoché la tête, rapidement convaincu.

— Oui, je vois, vous êtes un réaliste. Personne ici ne vous le reprochera, nous sommes tous dans le même cas. Pour Topper, c'était différent. Lui, c'était un idéaliste. Son rêve était de voir l'homme, un jour, se lancer vers les étoiles et quitter le système solaire.

Tendant le bras, il avait désigné l'immensité derrière la cloison transparente.

— Mais il coulera encore beaucoup d'eau sous les ponts avant que nous ayons pu trouver le moyen de franchir cette zone de radiations qui entoure le système solaire au voisinage de l'orbite de Pluton. Aucune fusée n'a encore pu la traverser avec un équipage. C'est un peu comme la fameuse ceinture de Van Allen, au siècle dernier. Enfin, cela fait partie de notre boulot et, si vous aimez les mystères, alors vous serez gâté, car personne n'a encore jamais rien compris.

Ils étaient entrés dans une petite pièce assez confortable et le commandant avait désigné les deux couchettes superposées, dont l'une était déjà occupée par Michel Billard.

— Nous ne pouvons nous permettre de gaspiller l'espace disponible ; vous partagerez cette chambre avec Billard. Nous avons un cabinet de toilette commun, au bout du couloir, avec douche, mais l'eau est rationnée, ne l'oubliez pas.

— Au premier abord, il me semble que ce n'est pas aussi inconfortable qu'on me l'avait laissé entendre.

— Ce n'est pas un palace, mais on s'y fait. L'astronef de

ravitaillement passe tous les trois mois et nous ne manquons de rien. Sauf de nouvelles fraîches, mais le courrier est acheminé régulièrement. Vous avez de la famille ?

— Ma femme.

Le commandant Duncan, à cette réponse, avait froncé les sourcils.

— C'est bien la pire des choses qui puissent arriver à un pionnier. Enfin, ça vous regarde.

Puis, avant de clore l'entretien, il avait ajouté, sur le pas de la porte :

— Il n'y a pas de place pour les sentiments dans le boulot que nous faisons, lieutenant. C'est à mon avis ce qu'ils auraient dû vous dire avant de vous faire signer votre engagement.

Michel Billard avait attendu que Duncan se fût éloigné pour s'extirper de sa couchette et s'avancer vers Carter.

Il hocha la tête et conseilla :

— Ne fais pas attention. Ce n'est qu'un vieux célibataire endurci. Un peu ours sur les bords, mais brave type quand même. Tâche de t'y faire.

C'est ainsi qu'avait commencé pour Jim Carter sa première journée sur Xenon.

CHAPITRE II

Ce soir-là, donc, Jim Carter retrouva la petite ambiance habituelle dans le réfectoire et rejoignit Michel Billard devant le bar roulant.

En bon chimiste qu'il était, le jeune Français était en train de se confectionner un de ces mélanges dont il prétendait avoir le secret, dosant chaque produit avec une patience et une conscience qui frisaient la déformation professionnelle.

Il tendit un verre à Carter et fit claquer sa langue.

— Goûte-moi ça, vieux, tu m'en diras des nouvelles.

— Encore un de tes jus de sorcière ? Qu'as-tu mélangé cette fois ? Bave de crapaud, méthane, oxyde de zinc ?

Billard conserva tout son sérieux pour ajouter :

— Sans oublier un soupçon d'hydrazine, une pinte d'aniline et une bonne dose d'alcool éthylique. Confidence pour confidence, j'agite le tout dans une chambre de Wilson en guise de mixer et le tour est joué. Maintenant, avale !

La grosse voix de Minelli s'éleva brusquement à l'autre bout de la salle. Il recommanda à Carter :

— Surtout ne va pas toucher à ça, Jim ! Même un diplodocus ne s'en tirerait pas sans une bonne cirrhose.

Un rire sonore secoua Carter, cependant que Billard haussait les épaules.

— Bande d'idiots ! Et difficiles avec ça ! Attendez que nous ayons épuisé notre ration de liquide. J'en connais qui n'ont pas fini de faire claquer leur bec à chaque instant.

Minelli, dont la grosse carcasse était affalée dans un des fauteuils abondamment rembourrés, se leva lourdement.

— Merci de nous l'avoir rappelé, bon seigneur ! Car je suppose que ce sont les dernières bouteilles, n'est-ce pas ?

Billard désigna l'intérieur du bar, où l'on pouvait apercevoir encore quatre bouteilles pleines.

— Tout ce qu'il nous reste pour huit jours, dit-il tranquillement. Exactement jusqu'à l'arrivée de la fusée.

— Dans ce cas, je crois que nous aurions mauvaise grâce à refuser. Allez, tête de mule, fais le service et dépêche-toi. Un verre, commandant ?

Robert Duncan s'arracha à ses réusites, balaya les cartes sur le tapis vert, et s'avança vers le groupe.

Il buvait peu, c'était bien connu, mais n'était pas ennemi d'un verre de temps en temps.

— D'accord, accepta-t-il, mais un de ces jours je vous balancerai dans le vide avec vos bouteilles.

Il haussa les épaules et ajouta d'un ton grognon :

— Comment diable vous arrangez-vous à chaque ravitaillement pour obtenir plus que la ration autorisée ? C'est une chose que je n'ai jamais comprise.

Minelli était depuis trop longtemps habitué à ces sortes de réprimandes pour s'en émouvoir.

— On se débrouille, dit-il. Mais tout ça, c'est de la faute du Service Spatial. Il avait qu'à ne pas réduire les rations. Souvenez, commandant, lorsque nous étions sur la Lune, vous n'étiez encore que lieutenant, et... ?

— Rien à voir avec aujourd'hui.

Minelli prit le temps de vider son verre et soupira :

— Bien sûr, mais c'était quand même le bon temps.

Duncan réfléchit et reconnut :

— Oui, c'était le temps où l'homme espérait encore découvrir d'autres humanités dans quelque coin perdu du système. Je m'en souviens. Ce qui importait à cette époque-là, c'était de savoir si nous n'étions pas seuls dans cet espace que la science nous avait ouvert. Déjà nous avions eu d'énormes déceptions avec les conquêtes de Mars, de Vénus et de Jupiter. Puis, nous avons atteint toutes les autres planètes du système et nous n'avons rien découvert.

Il regarda ses compagnons qui l'écoutaient gravement, sans rien dire, et, après avoir soupiré, il poursuivit :

— Pas la plus petite trace de civilisation. Rien que des planètes inhospitalières et sans grand intérêt. Alors, on s'est rabattu sur les astéroïdes, mais, aussi loin que les hommes soient allés, sur tous les mondes visités le résultat a été décevant. Nous avons conquis tout le système, mais cela ne signifie pas grand-chose.

Il reposa son verre et haussa les épaules.

— Je me demande si nous n'avions pas plutôt intérêt à rester sur Terre plutôt que de vagabonder dans l'espace à grand frais en accumulant les déceptions. Il est certain qu'un jour viendra où l'on réussira à franchir la zone des radiations extraplutoniennes, et l'homme alors s'élancera vers les étoiles pour y poursuivre son rêve. Mais je ne crois pas à l'existence d'autres humanités.

— Vous avez tort, commandant.

C'était la voix de Davenport, douce et bien nuancée.

— Tiens, voilà notre géophysicien qui s'en mêle, gouailla Billard. Vas-y, Dave, donne ton opinion. Mais je tiens à te prévenir que je suis moi aussi de l'avis du commandant. La pluralité des mondes, une belle blague !

Davenport referma soigneusement le livre qu'il était en train de lire et se leva lentement.

— Un jour, j'ai traité quelqu'un d'idiot pour m'avoir tenu le même

raisonnement, répondit-il du tac au tac.

— Dois-je comprendre que je suis également touché par cette allusion, lieutenant ?

Il y avait suffisamment d'humour dans le ton de Duncan pour atténuer le ton de la réplique, mais elle provoqua une certaine gêne chez Davenport.

— Ce n'est pas à vous que je m'adressais, commandant. Je voulais simplement...

— Non, non, je vous en prie. Vous avez parfaitement le droit de me traiter d'idiot en dehors des heures de service. À condition, bien entendu, que vous arriviez à me prouver que j'en suis un. Je vous écoute.

Davenport inclina la tête et reprit :

— Très bien. Alors, dans ce cas, comment expliquez-vous l'origine de certaines civilisations anciennes autrement que par la venue d'une quelconque race extra-terrestre prodigieusement évoluée ?

— Vous voulez parler des hommes de Tiahuanaco ? Les terrasses de Baalbek, l'Atlantide de Platon, la Lémurie, l'Agartha et les Hyperboréens ? Oui, je connais toutes ces histoires par cœur. Mais rien n'a jamais été prouvé.

Il interrompit le geste de Davenport.

— Si Vénusiens il y avait, ce que la fameuse légende de la « Porte du Soleil » tend à nous faire croire, nous en aurions trouvé quelques traces sur Vénus. Or personne encore n'a jamais découvert le moindre vestige prouvant que des êtres intelligents aient vécu sur cette planète. Les canaux de Mars, si chers à Schiaparelli, ne sont que de vulgaires effets d'optique provenant de certaines zones de végétation plus ou moins rectilignes. Les signaux de Jupiter sont en réalité des orages magnétiques très intenses au-dessus de la « tache rouge ». Pluton ? Saturne ? Neptune ? Mercure ? Uranus ? Rien que des mondes déserts, où la vie est pratiquement impossible. Reste la météorite d'Orgueil, d'illustre mémoire, avec soi-disant quelques traces de micro-organismes fossilisés. En réalité, vous savez très bien que certains corps chimiques élémentaires, comme l'hydrogène, l'azote, l'ammoniac, le charbon et l'eau, mélangés et soumis à des radiations atomiques, peuvent donner naissance à de vulgaires acides aminés qui constituent la base de la matière vivante. Nous faisons ici, et journallement, des expériences de ce genre. Oh ! j'oubliais ! Phaéton ! L'hypothétique cinquième planète entre Mars et Jupiter. Phaéton, que les savants du siècle dernier admettaient avoir été détruite et morcelée sous l'effet d'une quelconque explosion atomique. Tous les astéroïdes visités jusqu'à ce jour se sont révélés comme de petits fragments de matière éparse et non issus, comme on le croyait, de la même planète. Alors, maintenant, lieutenant, j'aimerais écouter votre théorie me

démontrant qu'il existe une vie extra-terrestre.

Davenport, nullement décontenancé par cette avalanche d'arguments, eut un petit sourire.

— Je suis désolé, mais vous raisonnez comme un Sioux du Moyen Age.

— Pardon ?

— Dame ! Est-ce que les Indiens, avant qu'on ne les découvre, connaissaient l'existence de Jules César ou de Charles Martel ? Bien sûr que non ! Et pourtant... l'Europe existait, mais ils ne possédaient aucun moyen de l'atteindre. Alors, attendez que nous soyons sortis de notre petit système. Ce jour-là, il y aura de belles surprises en perspective, croyez-moi !

Davenport inclina légèrement la tête et ajouta, avec cette grandiloquence qui lui était familière :

— Maintenant, messieurs, je vous laisse à votre calumet et vous demande la permission de reprendre ma lecture.

Un grand rire général accueillit ces paroles, mais ne sembla avoir aucun effet sur la dignité de Davenport, lequel regagnait sa place sans avoir l'air de s'émouvoir le moins du monde.

C'est au moment où Carter proposait une tournée générale à la santé d'« Œil de Faucon » que le voyant lumineux du poste de radio se mit à clignoter brusquement.

— La base de Neptune, certainement, s'écria Duncan à l'adresse de Minelli. Voyez ce qu'ils veulent !

CHAPITRE III

C'était effectivement le poste 28 de Neptune qui appelait et, dans la cabine attenante, Minelli brancha rapidement les circuits.

Le système de communication interspatial reposait à la fois sur le principe du code morse et sur la propriété qu'ont les rayons X d'impressionner des films ultrasensibles semblables aux films photographiques.

Émis par intermittence, en morse, les faisceaux de rayons X envoyaient donc le message qui s'imprimait à destination sur des bandes de pellicule rapidement déchiffrées par les traducteurs automatiques.

Duncan prit aussitôt connaissance du message qui lui était adressé par le capitaine Flynn, de la base de Neptune.

« Radio en difficulté. Sommes pas en mesure assurer contrôle de fusée expérimentale C-65 au-delà orbite de Pluton. Départ fusée enregistré depuis base Uranus, ce matin 6 h. 45, temps solaire. Prenez le relais, ordre amiral Cooper. »

Duncan hocha la tête. Il s'agissait encore d'une de ces fusées sans équipage que l'on envoyait au-delà de la zone de radiations qui ceinturait le système solaire. Les essais continuaient et portaient une fois de plus sur l'étude des perturbations magnétiques décelées dans les liaisons radio.

— Demandez toutes les coordonnées de la fusée, ordonna Duncan à Minelli. Dites-leur que nous sommes prêts.

Quelques instants plus tard, Minelli enregistrait toutes les instructions. La fusée expérimentale venait de franchir l'orbite de Pluton, il n'y avait en conséquence aucun instant à perdre.

Duncan établit immédiatement un roulement et c'est Carter et Minelli qui prirent le premier tour.

Il suffisait de rester en liaison constante avec les émetteurs-récepteurs automatiques de l'appareil. Chaque message émis par la base de Xenon était enregistré par les robots capteurs de la fusée, et une réponse était immédiatement transmise, ce qui assurait un contrôle permanent de la liaison radio.

Certes, il s'agissait d'une réponse impersonnelle, purement mécanique et uniquement basée sur la bonne ou la mauvaise réception du message enregistré, à seule fin de permettre aux techniciens du contrôle de régler leurs émissions.

Minelli, pour sa part, méprisait ces conversations avec un interlocuteur non humain, et une fois encore, son mépris envers la machine réceptrice l'incita à une de ses plaisanteries habituelles :

— *Allô... Ici Xenon... Bibi parle à Fleur de Nave... Comment reçois-tu ?*

Allez, vas-y, tas de ferraille, donne-nous un peu de tes nouvelles et fais-nous voir ce que tu as dans le ventre. À toi, Fleur de Nave, je coupe...

La réponse parvint, indifférente à l'ironie humaine :

— Message reçu... Bonne réception... Maintenez la puissance sur 20 mégacycles. Attention, déviation deux degrés dans les vecteurs directionnels... Faites le réglage... terminé...

Cela dura plusieurs heures et, lorsque Minelli et Carter reprirent leur faction, la C-65 entra dans la zone des perturbations magnétiques.

De savants réglages permirent de conserver une bonne réception des messages pendant toute la traversée de la zone dangereuse et Minelli ne put s'empêcher d'émettre un petit sifflement.

— Il n'y a pas à dire, on dirait que cette fois ils ont fait des progrès. Jamais reçu de messages aussi nets.

Pour la vingtième fois il manœuvra les projecteurs à rayons X et transmit :

— Salut, ma vieille ! Je me demande ce que tu as bien pu faire pour ne pas griller au milieu de cette rôtissoire. Allez, balance ta salade et pour une fois tâche de faire un mot d'esprit, ça te changera. À toi, Fleur de Nave, je coupe...

Le fragment de bande perforée que vomit le traducteur automatique, quelques secondes plus tard, ne portait qu'un seul mot :

— M... !

C'était écrit noir sur blanc.

Jim Carter n'en crut pas ses yeux, mais le plus ahuri des deux était certainement Minelli qui resta un instant complètement écroulé.

— Ça alors, murmura-t-il, vraiment si je m'y attendais ! Vite, Jim, sonne le commandant et appelle les autres, sinon ils ne le croiront jamais.

Carter obéit et c'est au moment où Duncan, Davenport et Billard entraient dans la cabine qu'un nouveau message était enregistré et débité par la machine :

« Fatigué de toutes vos plaisanteries ridicules. Cessez de m'appeler Fleur de Nave, ça commence à devenir assommant. Terminé. J'écoute. »

Tous se regardèrent sans comprendre.

— De mieux en mieux, s'écria Carter. Mais enfin, que se passe-t-il ? Duncan avait froncé les sourcils.

— Transmettez, ordonna-t-il.

Et il donna le texte suivant :

« Allô, ici base de Xenon. Commandant Robert Duncan. Signalez votre position. Qui êtes-vous ? »

Des secondes mortellement longues s'écoulèrent dans le silence général puis enfin le traducteur cliqueta, ronronna et restitua la réponse.

« Message reçu. Ici lieutenant Juan Hernandez. Je vous parle depuis la

fusée C-65. Est-ce que vous enregistrez clairement ? »

Une bombe aurait éclaté au milieu de la cabine qu'elle n'eût pas produit plus d'effet sur le petit groupe.

— C'est impossible, déclara Billard, il n'y a personne à bord de cette fusée. C'est sûrement une plaisanterie.

— Non, je ne crois pas, coupa Duncan, et c'est bien le diable si je m'attendais à ça.

Sans plus attendre, il se remit en relation avec le mystérieux occupant de la fusée expérimentale.

— *À quelle base appartenez-vous ?*

— *Uranus, Base 22, section amiral Cooper.*

— *Nous n'avons reçu aucune instruction à votre sujet. Que se passe-t-il ?*

— *Voyage expérimental ultra-secret sur nouveau prototype. Pouvez à présent avertir poste 28 Neptune. Essai concluant.*

— *Impossible. Poste Neptune en difficulté. N'arrivons pas à l'obtenir. Bravo, lieutenant, toutes nos félicitations ! Pas de mal ?*

— *Non... jamais aussi bien porté. Blindage antiradiations très satisfaisant. Radioactivité nulle. Avons enfin trouvé le secret.*

— *Quelle est la durée prévue de votre voyage ?*

— *Soixante-douze heures. Vais bientôt opérer demi-tour. Gardez la liaison.*

Duncan se leva de son siège. La sueur perlait à grosses gouttes sur son front dégarni.

— *Okay, lieutenant, transmet-il. Allons contrôler votre retour. Transmettons résultat dès que possible. Terminé.*

CHAPITRE IV

Un enthousiasme débordant s'empara de la petite équipe à l'annonce de cette nouvelle extraordinaire.

L'homme avait enfin percé le mur de radiations qui ceinturait le système solaire, dernier obstacle avant la conquête des étoiles.

Des hourras retentissants furent poussés en hommage au valeureux lieutenant Hernandez dont le nom s'ajoutait sur la liste déjà longue des pionniers de l'espace.

Hernandez, en cette minute, entraît lui aussi dans la légende, aux côtés des Gagarine, des Shepard, des Titov, de tous ceux enfin qui, utilisant les découvertes de la science pour le seul bien de l'humanité, œuvraient pour que les générations futures puissent recueillir le glorieux héritage des civilisations millénaires.

Pendant les heures qui suivirent, les messages du lieutenant Hernandez continuèrent de parvenir à la base de Xenon avec la même extraordinaire netteté, malgré la fantastique distance évaluée à plus de trois cents millions de kilomètres, ce qui témoignait des immenses progrès réalisés par les techniciens du Service Spatial dans le domaine des télécommunications.

Le dernier message venait de leur parvenir et Carter s'apprêtait à en prendre connaissance lorsqu'il fronça subitement les sourcils.

La bande perforée était à peine imprimée. Plusieurs signes manquaient et rendaient le message incompréhensible.

Il lut :

Masse... nue... dist... Répondez...

Lorsque Duncan fit irruption dans la cabine, il eut un grognement indistinct en considérant pensivement le texte imprimé.

— Soumettez le film à un développement supplémentaire, demanda-t-il à Carter.

L'opération terminée fit seulement apparaître quelques lettres éparses qui ne firent que renforcer l'incompréhensibilité du message.

Minelli, après un nouveau réglage, essaya de rétablir la liaison puis se tourna vers Duncan.

— Il ne reçoit pas non plus, indiqua-t-il. La communication est coupée.

Le traducteur restait muet. Inquiets, ils guettaient tous la bande vierge dans la fente de l'appareil qu'ils ne quittaient pas du regard.

La voix de Carter résonna dans le silence.

— Pourtant, tout a l'air de fonctionner normalement... À moins que...

— Oui, coupa brusquement Duncan. Je sais ce que vous pensez. Seule l'interposition d'un corps solide entre la fusée et nous peut être

la cause de cette coupure.

C'était effectivement la seule explication valable, si l'on tient compte que le système de transmission reposait sur le principe du rayonnement, et un corps solide quelconque, intercalé entre le point d'émission et le point de réception, empêchait obligatoirement toute réceptivité.

D'ailleurs, le mot « masse » que comportait le message tronqué du lieutenant Hernandez semblait en tout cas confirmer l'opinion générale.

— C'est à peine croyable, émit Davenport avec son calme habituel. Une simple météorite ne provoquerait pas une coupure aussi longue. Et, d'autre part, il n'existe aucune planète au-delà de l'orbite de Pluton.

Une longue minute s'écoula encore, qui parut durer un siècle, puis brusquement le ronronnement familier du traducteur retentit, cependant que la bande imprimée commençait à se dévider.

D'un bond, Duncan s'était précipité, arrachant d'un geste nerveux la bande de papier qu'il dévora du regard.

Cette fois, le message était clair et net :

— *Repéré masse inconnue, impossible évaluer distance. Trajectoire extraplutonienne non identifiée... mais interposition possible entre C-65 et orbite Xenon. Vérifiez et répondez rapidement.*

Duncan prit le relais et transmit :

— *Duncan à Hernandez. Message reçu. Pouvez-vous évaluer importance de cette masse inconnue ?*

La réponse parvint assez rapidement.

— *Planète toujours visible. Estimation probable : diamètre sensiblement inférieur à la Lune. Volume approximatif comparé : 1/15.*

— *Allons essayer de la localiser. Transmettez toutes indications utiles. Terminé.*

Duncan regarda ses compagnons, immobiles et silencieux autour de lui. Personne ne comprenait ce qui se passait.

Quelle était cette planète mystérieuse qu'Hernandez venait de signaler au-delà de l'orbite de Pluton, dans une région de l'espace où régnait le vide absolu ?

Qu'est-ce que tout cela pouvait bien signifier ? Comment se pouvait-il qu'un corps céleste aussi important n'ait jamais été enregistré par les services de repérage astronomiques ?

Autant de questions, évidemment, qui ne pouvaient trouver leur réponse que dans les vérifications urgentes qui s'imposaient, et Duncan s'empressa de donner immédiatement tous les ordres nécessaires, maudissant intérieurement l'isolement complet dans lequel ils se trouvaient depuis la rupture des communications radio avec la base de Neptune.

Il devait en conséquence agir de sa propre autorité et prendre toutes ses responsabilités dans les circonstances imprévues qui venaient passablement bousculer la routine des occupations habituelles.

*
* *

Les heures qui suivirent devaient être empreintes d'une terrible gravité, surtout lorsque la planète inconnue fut repérée dans le télescope de la base.

Masse colossale, surgie des profondeurs du néant, elle apparut froide, morne et désolée sur les plaques photographiques qui furent immédiatement soumises à des vérifications minutieuses.

C'est Jim Carter qui le premier apporta la preuve que le corps céleste était totalement étranger à la nombreuse famille solaire.

Son mouvement orbital était nul, à l'encontre des autres planètes qui gravitaient autour de l'astre central, et c'est ce qui déclencha l'inquiétude générale, surtout lorsque Carter ajouta :

— Ce monde inconnu se déplace sur une trajectoire rectiligne, en direction de l'orbite de Pluton.

Duncan vérifia les positions respectives indiquées par les nombreuses épreuves qui lui étaient soumises.

— Vitesse de translation ? demanda-t-il.

Davenport, installé devant ses appareils, jeta un nouveau coup d'œil sur ses calculs et répondit fermement :

— Environ mille kilomètres/seconde.

— Diamètre ?

C'est Billard qui se chargea d'indiquer :

— 2.205 kilomètres. Rotation nulle, densité moyenne approximative 4,8.

Il y eut un long silence, puis la voix de Carter résonna comme un cri à l'autre bout de la salle de contrôle.

— Commandant !

— Qu'y a-t-il ?

— Bon sang, c'est à peine croyable !

— Quoi donc ?

— Regardez !

Duncan se précipita et Carter lui montra le graphique de base qu'il venait d'établir en fonction de la trajectoire déjà contrôlée.

— Regardez ! Cette planète fonce directement dans le système solaire. Le prolongement de sa trajectoire coupe toutes les orbites planétaires en direction d'un point situé entre Mercure et le Soleil.

Duncan pâlit sans répondre, cependant que Davenport, à son tour, quittait son poste d'observation. Il était blême.

— Eh bien ! parlez ! grogna Duncan.

Minelli et Billard s'étaient retournés d'un bloc.

— Allons, Dave, parle ! Qu'y a-t-il encore ?

Davenport tendit son rapport.

— Sauf erreur de ma part, dit-il d'une voix blanche, une collision avec la Terre paraît inévitable.

— Quoi ?

— Veuillez prendre la peine de vérifier les calculs. J'avoue que, pour ma part, j'ai trop peur pour le faire.

Lourdement, il se laissa choir sur son siège, tandis que Duncan lui arrachait des mains la feuille de papier recouverte de chiffres.

Un rapide coup d'œil le convainquit immédiatement. Compte tenu des vitesses respectives de la Terre et de la planète inconnue, la rencontre paraissait effectivement inévitable dans 93 jours et 5 heures environ.

Mais Duncan refusa d'admettre un calcul aussi hâtif, d'autant plus qu'il sentait naître autour de lui un sentiment de panique qu'il tenait essentiellement à éviter pour l'instant.

Il leva la main pour calmer ses compagnons, hocha la tête et dit d'un ton qu'il s'efforça de rendre le plus calme possible :

— Une erreur, si petite soit-elle, peut fausser complètement le résultat. Je propose que nous fassions chacun notre propre vérification et que nous comparions ensuite les résultats. Allons, messieurs, au travail !

Pendant plus d'une heure, ils firent et refirent les calculs, se plongèrent et se replongèrent dans les formules et les diagrammes qu'avait soumis Davenport, procédèrent à des vérifications minutieuses et établirent des points de comparaison. Chacun était affairé à ses calculs et un silence de mort régnait dans la petite salle où l'on aurait entendu une mouche voler.

Enfin, Duncan reposa devant lui tous les dossiers qu'il venait d'examiner attentivement.

Les marges ne variaient seulement que de quelques minutes, mais les résultats étaient pratiquement identiques.

Les calculs de Davenport étaient rigoureusement exacts !

— Inutile d'aller plus loin, fit Duncan d'une voix assourdie. Nous nous trouvons en face d'une catastrophe sans précédent. Dans 93 jours, 5 heures et 22 minutes, très exactement, le choc se produira entre la Terre et cette maudite planète.

Il se leva, regarda ses hommes tour à tour, puis hocha lourdement la tête.

— Rassurez-vous, personne n'assistera à un tel spectacle, soupira-t-il.

Un silence glacial accueillit cette sinistre conclusion.

CHAPITRE V

C'est à cet instant qu'un nouveau message du lieutenant Hernandez parvint à la base de Xenon.

La C-65 avait opéré son demi-tour et sa rentrée dans le système nécessitait une liaison permanente pour le contrôle de la trajectoire.

Minelli regagna aussitôt son poste, mais Duncan le retint d'un geste au moment où il branchait les circuits.

— Surtout pas un mot, dit-il... pas encore !

Minelli rétorqua :

— Nous devons pourtant alerter la Terre sans perdre un instant. Chaque minute compte.

— Il a raison, intervint Billard en avançant d'un pas. Est-ce que vous vous rendez compte qu'il y va de l'humanité entière ?

— On peut encore limiter les dégâts si nous arrivons à déterminer exactement le point d'impact, lança Carter par-dessus son épaule, d'autant plus que...

Duncan haussa les épaules.

— Silence ! coupa-t-il d'une voix sèche et impérative. Bon sang, mais qu'est-ce que vous avez tous dans le crâne ? Vous n'avez donc rien compris ?

Carter serra les poings.

— Moi, la seule chose que je comprends, c'est que j'ai une femme, et que chacun de nous, ici, a une famille et que nous devons...

— Je me moque de ce que vous pensez, trancha brutalement Duncan. Est-ce que vous imaginez ce qui va se passer sur la Terre si nous annonçons une pareille nouvelle ?

— Il faudra bien un jour...

— Je vous dispense de commentaires.

Il vit se dresser devant lui les trois hommes, le visage empourpré, mais il eut pitié d'eux.

— C'est dur à dire, je le sais, mais cette minute sonne le glas de l'humanité. Non, je vous en prie, n'essayez surtout pas de vous leurrer. Il n'existe aucun espoir. Cette planète qui va percuter la Terre représente, vous le savez, une masse de plusieurs centaines de milliards de tonnes. Lorsque le choc se produira, c'est un continent entier qui sera défoncé, dévasté, réduit à néant. D'un même coup, l'écorce du globe se fendra et un basculement de l'axe entraînera obligatoirement celui du bourrelet liquide que forme l'océan à l'équateur sous l'empire de la force centrifuge. Le déplacement de la ligne des pôles projettera les masses liquides à une telle vitesse que les terres encore non immergées seront complètement noyées. Rien ne subsistera.

Il eut un nouveau haussement d'épaules avant d'ajouter :

— Je vous l'ai déjà dit. Personne n'assistera à un tel spectacle, sauf peut-être quelques rares survivants, car l'approche de la planète inconnue provoquera des perturbations d'ordre magnétique, géologique et gravitationnel largement suffisantes pour anéantir en quelques heures toute l'humanité.

Seul Davenport n'avait pas bronché. À cet instant il se leva, rejoignit Duncan et regarda ses compagnons.

— Tout cela est largement vérifié par les calculs, dit-il posément. Personnellement, je suis de l'avis du commandant.

*

* *

La minute était grave, et le silence qui suivit ne fut troublé que par le va-et-vient de Duncan au milieu de la cabine d'observation.

Enfin, il refit face à ses hommes et lâcha d'un trait :

— Nous avons, bien entendu, le choix entre deux solutions, mais il faut avant tout considérer qu'il n'existe dans le système aucune planète capable d'assurer la survie de notre humanité. Si nous donnons l'alerte, nous allons provoquer immédiatement une panique générale, totale, qui se répandra à la vitesse de la foudre parmi les dix milliards d'êtres humains qui peuplent actuellement la Terre.

Il regarda ses compagnons qui l'écoutaient religieusement, sans bouger, ainsi que des statues de cire.

Il poussa un léger soupir et poursuivit :

— Ce sera le suicide, le meurtre, le pillage. Tous les excès se donneront libre cours dans cette folie collective qui va se déchaîner, et ces quatre-vingt-treize jours de sursis seront encore plus terribles et plus atroces que ce que nous pourrions imaginer. Certes, notre intervention peut permettre à quelques rares privilégiés d'échapper à la catastrophe, en leur permettant de fuir vers les bases spatiales que nous possédons dans le système, mais ce n'est qu'un pis-aller, car c'est une mort encore plus terrible qui les attend à l'intérieur de ces bases surpeuplées, privées d'aménagement, de confort et de vivres.

Il prit un nouveau temps et laissa tomber :

— Notre silence, par contre, peut éviter à nos semblables cette agonie que je redoute.

Minelli demanda alors :

— Croyez-vous sincèrement qu'ils ne s'apercevront pas de la présence de cette planète étrangère à l'intérieur du système ?

Duncan montra les graphiques rédigés par Davenport.

— Ce n'est pas sûr. Nous bénéficions dans notre malheur d'une chance inespérée. Regardez ! La Terre, actuellement, se trouve derrière le Soleil. Lorsqu'on découvrira cette planète, notre monde

sera déjà le théâtre des bouleversements géophysiques dont je vous ai parlé. Quant aux autres bases spatiales, vu leurs positions éloignées sur leurs orbites respectives, je ne pense pas qu'il y ait quoi que ce soit à craindre de ce côté-là.

Duncan reprit son va-et-vient, puis se retourna d'un bloc.

— Écoutez, dit-il. Nous nous trouvons en présence d'un terrible cas de conscience. Pour une fois, je vous demande d'oublier que je suis votre chef. Je tiens à ce que nous soyons tous à égalité dans cette décision que nous devons prendre. Je fais donc appel à votre cœur et à votre raison. Bien entendu, la majorité l'emportera. Je peux compter sur vous ?

D'un même mouvement, ils inclinèrent affirmativement la tête.

— Je vous remercie, dit Duncan.

Il consulta sa montre et ajouta :

— Messieurs, vous avez dix minutes pour décider, après avoir pesé le pour et le contre, ce que nous avons à faire.

*
* *

Cette minuscule poignée d'hommes, isolés loin de leurs pays, aux confins de tout, avait à débattre, dans un intervalle volontairement limité, d'un problème unique et extraordinairement lourd de conséquences.

Chacun se trouvait aux prises avec ses propres pensées, isolé avec lui-même au cœur d'un dramatique dilemme qui devait être tranché froidement, calmement, sans l'ombre même d'une arrière-pensée.

De temps en temps, ils se regardaient, comme pour se demander un conseil, comme pour se dégager du poids de cette responsabilité qui pesait lourdement sur eux.

De pénibles minutes s'égrenèrent dans un silence tragique, torturant, où les cœurs battaient à un rythme inhabituel.

Lorsque le délai fut écoulé, Duncan, dont le visage était soudain devenu froid et impassible, se leva et se planta devant ses hommes.

Il comprit immédiatement que leur décision était prise et qu'ils avaient hâte, tout comme lui, de mettre un terme à cette pénible situation.

Il appela :

— Davenport ?

— D'accord avec vous, commandant.

— Minelli ?

— D'accord.

— Billard ?

— D'accord.

— Carter ?

— D'accord.

Duncan hocha la tête.

— Très bien, dit-il. Maintenant, que chacun regagne son poste. Je veux un contrôle permanent de cette maudite planète. Transmettez-moi les coordonnées heure par heure. Nous vérifierons avec le graphique de base.

Carter demanda brusquement :

— Avez-vous pensé au lieutenant Hernandez ? Duncan eut un froncement de sourcils. Il était évident qu'Hernandez ferait son rapport dès son retour à la base de Neptune et ses révélations obligeraient automatiquement l'amiral Cooper à donner l'alerte, ce qu'il fallait éviter à tout prix.

L'idée qui naquit alors dans le cerveau de Duncan cloua tout le monde de stupeur.

— Transmettez-lui le message suivant, demanda-t-il : « Itinéraire de retour modifié. Êtes avisé de regagner la base de Xenon. Base de Neptune toujours en difficulté. Ordre amiral Cooper. Terminé. »

Carter eut tout de même une hésitation avant de regagner les appareils de télécommunication, mais Duncan ne lui laissa pas le temps d'ouvrir la bouche.

— Allons, faites ce que je vous dis. J'en prends la responsabilité. De toute façon, c'est la seule solution qui nous reste.

Carter obéit, et Duncan prit le temps d'allumer une cigarette. Depuis le début de l'entretien, il aspirait à cet instant de solitude.

Il revint lentement vers la cabine de contrôle où, à travers l'aciéroplastex, il se mit à contempler la voûte céleste.

Mais ses pensées revenaient toujours à la Terre. À tous ces milliards d'être humains qui continuaient leur train de vie, sans se douter de l'effroyable cataclysme qui, dans quelques mois, allait s'abattre sur eux.

Il pensa aussi à sa vieille mère qui l'attendait avec une patience exemplaire, comme à chacune de ses missions dans l'espace.

Elle devait compter les jours et prier le Seigneur de lui permettre de vivre jusqu'à son retour. Le dernier peut-être !

Il ne la reverrait plus, et cette fois le Seigneur resterait insensible à ses prières. Des milliards de prières, non plus, ne pouvaient rien pour éviter la terrible catastrophe qui d'un coup allait rayer à jamais toute la race humaine.

Il pensa aussi à beaucoup d'autres choses, puis il jeta un coup d'œil à travers la porte vitrée derrière laquelle s'affairaient ses hommes. Ils avaient tous repris leur poste, démontrant ainsi à leur chef qu'ils étaient décidés à accomplir leur devoir jusqu'au bout.

Ce jour-là, alors, il ressentit une certaine fierté. Celle d'être à la tête d'une équipe d'élite, dont le courage et l'abnégation n'auraient

cette fois aucune récompense.

Vidé, anéanti, écrasé sous un poids immense, Duncan écrasa sa cigarette dans un cendrier et poussa un long soupir.

— Lieutenant Hernandez ! murmura-t-il comme en lui-même. Que vais-je bien pouvoir vous raconter ?

CHAPITRE VI

À tour de rôle, ils avaient tous pris un peu de repos tandis que la fusée C-65 continuait à foncer vers la base de Xenon.

Le message envoyé par Duncan ne paraissait nullement avoir éveillé la moindre méfiance chez le lieutenant Hernandez, probablement habitué depuis longtemps à ne jamais discuter les ordres qu'il recevait.

Lorsque Minelli annonça que la fusée avait, sur le chemin du retour, franchi avec un égal succès la zone dangereuse des radiations, tout le monde se tint prêt pour la manœuvre de téléguidage.

La vitesse diminuait de seconde en seconde, et la C-65, repérée sur les écrans des radarscopes, entra bientôt dans le champ d'attraction du petit astéroïde.

Duncan, alors, donna les ordres nécessaires, et les ondes de téléguidage entrèrent aussitôt en action, à la manière d'un remorqueur conduisant un steamer vers le port.

Lentement, la fusée fut dirigée vers la spacieuse plate-forme aérienne construite au-dessus des immenses blocs de glace et de méthane qui bordaient la base, et ce n'est que lorsque l'engin métallique se fut enfin immobilisé que Duncan entra en relation radio avec le lieutenant Hernandez.

— Vérifiez votre scaphandre. Pression 0,2 à 0,5. Régulation thermique au maximum. Tenez-vous prêt, nous arrivons.

Déjà Carter et Davenport avaient enfilé leur scaphandre et gagnaient la coupole réservée aux « galettes ».

Ils avaient donné ce nom, évocateur de sa forme, à ces sortes de véhicules antigravitationnels utilisés depuis longtemps sur toutes les planètes possédant un sol impraticable.

Il s'agissait d'un disque plat doté d'appareils de sustentation disposés sous la coque et facilement maniables.

Carter et Davenport en choisirent un, s'installèrent aux commandes et mirent les contacts lorsque les parois de la coupole télécommandée glissèrent et s'écartèrent sur leurs coulisses.

Un bond, et la « galette » s'élança dans l'atmosphère glaciale en direction de la fusée dont le métal poli reflétait le pâle éclat du soleil lointain.

Quelques instants plus tard, le lieutenant Hernandez quittait sa prison métallique et sautait à son tour sur la galette qui ralliait la base immédiatement.

C'était un homme d'une trentaine d'années, grand, blond et tout souriant, que l'on découvrit lorsqu'il se fut débarrassé de son vêtement protecteur à l'intérieur de la salle de contrôle.

Il salua, serra les mains qu'on lui tendait et ne cacha pas sa joie devant la réussite de la mission qu'on lui avait confiée, donnant libre cours à l'enthousiasme débordant que l'on devinait en lui.

Le voyage avait été magnifique, effectué au-delà de toute espérance, et, pour la première fois depuis les débuts de la conquête spatiale, cette tentative ouvrait à l'humanité des horizons inconnus.

L'homme allait enfin pouvoir se rendre maître du cosmos et s'affirmer dans toute sa puissance et sa réalité.

Mais le lyrisme du lieutenant Hernandez devait bientôt faire place à un léger sentiment d'inquiétude lorsqu'il parla, ainsi qu'il fallait s'y attendre, de la mystérieuse planète inconnue, dont la découverte purement accidentelle ne manquait pas de l'intriguer passablement.

— J'ai hâte de savoir, dit-il. Puis-je connaître, commandant, les résultats de vos observations ?

Il y eut un silence, puis Robert Duncan fit un signe de tête.

— Toutes les précisions vous seront données dans un instant, promit-il avec une pointe de tristesse dans la voix.

L'embarras bien visible qui se manifestait chez tous les membres de la petite équipe n'échappa pas à Hernandez qui les regarda tour à tour et s'empessa de poser une nouvelle question.

— Vous avez, je suppose, alerté l'amiral Cooper ? Qu'en pense le Quartier Général ?

Il insista :

— Je vous en prie, répondez. Que se passe-t-il ?

Duncan désigna un siège au jeune lieutenant.

— Asseyez-vous. Nous avons à parler très sérieusement.

— De quoi s'agit-il ?

— Croyez bien que nous regrettons infiniment de ne pas célébrer comme il convient le succès de votre prodigieuse tentative, mais la gravité des heures que nous vivons n'est malheureusement pas propice à ce genre de festivités.

— Est-ce si grave que cela ?

— Très.

— Que voulez-vous dire ?

— Nous n'avons pas le droit de vous laisser plus longtemps dans l'ignorance, lieutenant. Autant que vous le sachiez immédiatement, même si le coup est brutal.

Hernandez paraissait mal à l'aise. Il ne voyait visiblement pas où Duncan voulait en venir.

— La planète que vous avez découverte fonce droit dans le système solaire, et sa rencontre avec la Terre est une chose prévue, calculée et déjà vérifiée. Le choc est inévitable, et il n'existe aucun espoir de survie pour notre humanité. Maintenant, vous pouvez poser toutes les questions que vous voudrez.

Le coup était brutal, certes, mais Hernandez l'encaissa sans broncher.

Aucun muscle de son visage ne trahit l'émotion qui s'était emparée de lui à l'annonce de cette terrible nouvelle.

Un instant, il resta perdu dans ses pensées, comme un homme qui cherche à récupérer tout son calme et toute sa maîtrise après une rude épreuve, puis, après avoir hoché lentement la tête, il demanda :

— Dans combien de temps ?

— Quatre-vingt-onze jours et huit heures, très exactement, répondit Davenport.

— Cette précision vous a été communiquée par le Quartier Général ?

— Il s'agit de nos propres calculs et observations, répliqua Duncan en avançant vers le lieutenant.

Il lui tendit tous les rapports et les graphiques soigneusement classés dans un dossier.

— Vous pouvez jeter un coup d'œil.

Hernandez se leva.

— Non, inutile, avoua-t-il. Pour moi, c'est de l'hébreu. Je ne suis qu'un simple pilote. Ce que je veux savoir, c'est...

Duncan le coupa d'un geste.

— Vous en savez autant que nous. Cessez donc de vous tourmenter au sujet du Quartier Général. Il s'agit d'une affaire dont nous avons pris nous-mêmes l'entière responsabilité.

— Voyons, c'est impossible, vous ne pouvez tout de même pas...

— Je vous répète qu'il n'existe aucune solution de survie, ni aucun espoir de sauvetage. Rendre la nouvelle publique, ce serait déclencher une panique générale et entraîner nos semblables. Dieu sait vers quelle affreuse agonie. C'est ce que nous avons décidé d'éviter à tout prix.

Hernandez avait froncé les sourcils, et son regard parcourut l'assistance.

— Non, mais... est-ce que vous vous rendez compte de ce que vous êtes en train de faire ? Et s'il y avait une chance... une seule ?

— Aucune !

— On peut construire des refuges, des abris, aménager des cités souterraines... essayer au moins de sauver une partie de l'humanité.

— Trop tard ! Les calculs prouvent que l'écorce terrestre éclatera. Vous ne pourrez sauver personne.

— Les calculs ! s'emporta Hernandez sans souci de discipline ni de grade. Dites plutôt vos calculs ! Ce sont vos calculs personnels et rien d'autre. Non, je regrette, mais je ne suis pas d'accord.

— C'est sans importance, trancha Duncan. Notre résolution est prise, et elle sera sans appel, que vous le vouliez ou non.

Le rouge de la colère empourpra subitement le visage du jeune

lieutenant.

— Un instant, dit-il en se rapprochant de Duncan. Sur quel ordre suis-je ici ? Le vôtre ou celui de l'amiral Cooper ?

Comme Duncan ne répondait pas et continuait à soutenir son regard, Hernandez se tourna vers Minelli.

— Appelez d'urgence la base de Neptune.

— Pour la dernière fois, je fais appel à votre compréhension, lança Duncan.

Hernandez haussa les épaules.

— Et moi, pour la dernière fois, je vous répète : appelez la base de Neptune.

— Ça suffit, lieutenant, cria Duncan. Les ordres, ici, c'est moi, et moi seul, qui les donne.

— Je les refuse. C'est une mutinerie. Obéissez, Duncan.

— Commandant Duncan, je vous prie.

— Duuuncaaan ! hurla Hernandez.

Le coup de poing qu'il reçut en plein visage cogna avec un bruit mat et le projeta contre la cloison de métal.

D'un même mouvement, Billard, Davenport, Carter et Minelli s'étaient redressés, s'interposant entre les deux hommes.

Hernandez essuya, d'un revers de main, le sang qui coulait de sa lèvre fendue, puis regarda Duncan :

— Non, murmura-t-il d'une voix sourde, non, je ne vous obéirai jamais. Je vous ferai casser... je vous ferai casser...

Duncan fit un geste :

— Sortez ! Quittez cette cabine immédiatement. Vous trouverez bien un coin pour loger votre carcasse. Débrouillez-vous !

Il entendit Hernandez grogner entre ses dents, puis le claquement sec d'un panneau qui se refermait.

Il prit alors le temps d'allumer une cigarette et regarda ses hommes l'un après l'autre.

Eux aussi se rendaient compte du critique de la situation. Mais maintenant il était trop tard. L'entêtement du jeune pilote était un obstacle qu'ils n'avaient pas prévu, et qui pouvait être lourd de conséquences.

Certes, on pouvait à présent se désintéresser de la base de Neptune, car la station, même si elle refonctionnait, ne pouvait plus capter les messages de Xenon. Elle venait, comme Minelli l'affirma à cet instant, de franchir la limite de portée des appareils utilisés. Toute liaison radio était donc impossible de ce côté-là.

— La fusée de ravitaillement arrive dans deux jours. Nous sommes coincés. Qu'allons-nous bien pouvoir dire ?

C'était bien ce que redoutait Duncan. Maintenant plus que jamais.

CHAPITRE VII

Les heures qui suivirent n'apportèrent malheureusement aucune solution au problème angoissant qui se posait et un certain malaise commença à s'emparer de la petite équipe.

Qu'allait-il se passer dès que la fusée de ravitaillement aurait « assoli » sur Xenon ?

La présence de la C-65 sur l'astéroïde exigerait des explications, auxquelles on ne pourrait pas se soustraire.

Seule la coopération du lieutenant Hernandez avait donné à Duncan l'espoir d'inventer de toutes pièces un raisonnement logiquement acceptable. Une avarie... un dérèglement dans les coordonnées.

Les prétextes ne manquaient pas, certes, pour justifier sur Xenon la présence du lieutenant et de sa fusée expérimentale.

Mais l'obstination d'Hernandez faussait totalement toutes les prévisions et Duncan savait maintenant que rien ne pourrait changer son état d'esprit.

Oui, il s'en rendait compte. Cet entêtement qui entraînait une obéissance aveugle aux règlements militaires ne pouvait avoir sa source que dans l'entraînement et les traitements psychophysiologiques qu'avait subis Hernandez pour sa dangereuse mission.

L'importance de l'enjeu exigeait une pleine réussite, et Hernandez, tout comme les autres cobayes humains au service de la science, était encore sous l'emprise des drogues pharmacodynamiques qui avaient fait de lui un simple rouage télécommandé, un être parfaitement docile, scrupuleux des règlements et n'admettant aucune autre vérité que celle de ses propres chefs.

Les savants chargés de sa précieuse personne l'avaient conditionné biologiquement et psychologiquement, au point de lui ôter même toute conscience personnelle, pour faire de lui un simple robot, bien discipliné, troquant ses qualités réelles contre des qualités apparentes mais combien redoutables.

Oui, tout cela, Duncan le savait. N'avait-il pas été lui-même un de ces hommes-test au début de sa carrière ?

N'avait-il pas, grâce à des procédés identiques, vaincu la folie, la peur, le froid, la faim et le désespoir ?

Seul le temps pouvait encore aider Hernandez à recouvrer sa véritable personnalité, mais, hélas ! le temps était limité.

Ce fut là l'unique sujet de conversation qu'ils trouvèrent lorsqu'ils se réunirent tous dans la cabine principale, après que Minelli eut annoncé qu'il venait de capter un message de la fusée de

ravitaillement.

L'appareil était fidèle au rendez-vous, avec cette régularité qui, dans un sens, faisait honneur au Service.

À l'heure prévue, il se poserait sur la plate-forme aérienne et ce serait le commencement des ennuis.

— Il faut absolument que nous trouvions une solution, fit Billard en serrant les poings. Qu'on me laisse un instant m'occuper de cet abruti, et je vous garantis que...

— Non, coupa Duncan, ça ne servirait à rien.

— Nous ne pouvons tout de même pas rester comme ça, sans rien faire. Dans quelques heures, il sera trop tard.

Duncan secoua la tête à plusieurs reprises.

— Je vais encore essayer de le raisonner, dit-il sans grande conviction.

*
* *

Il se retira et trouva Hernandez dans la coupole n°2. Le jeune lieutenant avait trouvé là, près des magasins, un refuge qu'il avait aménagé tant bien que mal.

Il était assis sur un matelas pneumatique, adossé contre la cloison de métal et les bras croisés.

C'est à peine s'il leva le nez lorsque Duncan apparut devant lui au milieu du couloir. Il fallut beaucoup de courage et de bonne volonté au commandant pour employer, malgré l'incident de la veille, un ton presque paternel.

— Alors, où en êtes-vous ? Vous avez eu, je crois, le temps de réfléchir à la décision que vous devez prendre.

Hernandez ne bougea pas. Seuls ses yeux gardèrent leur mobilité et l'expression d'une froide résolution.

— Je ne démordrai pas d'un iota de ce que je vous ai déjà dit.

— Je pensais qu'un peu de solitude vous ferait entrevoir votre erreur. Je suppose que vous avez de la famille.

Un petit sourire plissa légèrement les lèvres d'Hernandez.

— Des cousins, des cousines, des copains, des copines. Et alors ? Qu'est-ce que ça change, commandant ?

Il s'empressa de faire remarquer :

— Vous voyez, j'ai bien dit commandant (il appuya bien sur le mot). J'extrapole peut-être dans le sens de la dignité, mais c'est un sentiment qui se renforce dans la solitude, croyez-moi.

Duncan se maîtrisa une fois de plus pour garder tout son calme.

— La fusée de ravitaillement arrive dans deux heures.

— Je sais.

— Pour l'amour du ciel, faites un effort. Essayez de comprendre.

Hernandez poussa un long soupir.

— Pour la dernière fois, je vous répète que je refuse d'être le complice de votre stupidité. C'est clair, non ? Et maintenant, laissez-moi, je vous en prie.

Il était inutile d'insister, et Duncan préféra se retirer sans ajouter un mot.

Lorsqu'il rejoignit ses hommes, ceux-ci comprirent immédiatement l'échec de sa tentative. Hernandez restait et resterait sur ses positions. Rien n'y ferait. Rien.

— Que je me paie au moins le luxe de lui casser la figure, s'emporta Billard qui ne tenait plus en place. Je vais vous le désintoxiquer en moins de deux, ce gars, vous allez voir.

— Non, fit Carter en sortant un pistolet de sa poche. On va simplement lui faire peur. Une bonne frousse, rien de tel pour remettre les idées en place.

— Pas de bêtises, s'écria Duncan en arrachant le pistolet des mains de Carter. Attendez, je crois que j'ai une meilleure idée.

Tous se retournèrent, tandis que Duncan semblait réfléchir rapidement.

— Bon sang, pourquoi n'y avons-nous pas pensé plus tôt ?

— Pensé à quoi ?

— Voici ce que nous allons faire. Billard, vous savez piloter une fusée. Alors, il n'y a pas un instant à perdre. Nous allons embarquer de gré ou de force Hernandez dans la C-65, on va le bourrer de cocaïne et on le ligotera s'il le faut, pour qu'il se tienne tranquille. Billard, vous allez prendre le départ immédiatement. Juste une petite promenade jusqu'à ce que la fusée de ravitaillement ait repris le chemin du retour. Qu'en pensez-vous ?

Duncan vit s'éclairer tous les visages et comprit que tous les membres de la petite équipe l'approuvaient.

— Bravo, commandant, s'écria Carter. C'est une idée merveilleuse.

— Il y a quand même une ombre au tableau, dit doucement Billard, en calmant du geste l'enthousiasme de ses compagnons. Comment allez-vous expliquer mon absence aux gars de la fusée ?

— On s'arrangera. Personne n'est à l'abri de la fatigue et de l'épuisement, surtout après un effort intensif. C'est l'explication que nous donnerons, si on nous pose la question. De toute façon, ils ne resteront ici que quelques heures. Bien entendu, nous ignorons tout de ce qu'est devenue la C-65 depuis son retour vers la base de Neptune.

*

* *

La confiance était revenue au sein du petit groupe et chacun déjà se préparait à mettre sur pied cette astucieuse mise en scène imaginée

par Duncan lorsque Minelli, d'un geste, imposa silence à tout le monde.

— Chut, écoutez ! demanda-t-il.

Ils prêtèrent l'oreille à leur tour, et un bruit de voix, faible et assourdi, leur parvint du couloir.

— On dirait que ça vient du poste de radio, ajouta Minelli.

Puis il pâlit brusquement.

— Bon sang ! s'écria-t-il.

Et il se rua le premier dans le couloir hémisphérique, à la tête de ses compagnons.

Lorsqu'ils parvinrent devant la cabine de télécommunication, ils s'arrêtèrent net. Hernandez était assis devant les appareils et leur tournait le dos.

— Base de Xenon à fusée W-15. Ici lieutenant Juan Hernandez, de la fusée expérimentale C-65, section amiral Cooper. M'entendez-vous ? Je répète. Ici lieutenant Hernandez. J'appelle votre capitaine. J'appelle votre capitaine...

Le bond que fit Minelli à l'intérieur de la cabine fit retourner Hernandez.

— N'avance pas ! hurla-t-il.

Minelli, dans une fraction de seconde, vit briller une arme dans la main du lieutenant. Le coup claqua avant qu'il eût atteint son but et il sentit la brûlure lui mordre les chairs juste à l'instant où il plongeait dans un mouvement instinctif.

C'est alors que Duncan tira, presque à bout portant, avec le pistolet qu'il avait confisqué à Carter quelques instants plus tôt.

Hernandez recula, vacilla sur ses jambes, lâcha son arme et crispa les mains sur son ventre.

Un instant, il essaya de se maintenir, ouvrit la bouche pour parler, mais aucun son ne sortit de ses lèvres.

Ses genoux plièrent puis il s'abattit d'une masse sur le sol caoutchouté. Personne n'avait bougé. Seul Davenport s'écria :

— Mon Dieu !

Il se baissa, mais son geste était inutile.

— Il est mort, dit-il d'une voix sourde.

La voix qui résonna dans la salle les fit sursauter.

— Capitaine Bergman à lieutenant Hernandez. Message reçu. Que faites-vous sur Xenon ? Que se passe-t-il ? Je reste à l'écoute. Passez-moi le commandant Duncan.

Duncan se sentit pâlir. Hernandez avait branché la phonie, et la voix qui sortait du haut-parleur se faisait pressante.

Il connut un instant d'hésitation, puis il s'empara du micro.

— Ici commandant Duncan, de la base de Xenon. Vous attendons avec impatience. Impossible donner détails et explications. Dirigeons

immédiatement la manœuvre d'accostage. Terminé.

Il coupa le circuit d'un geste sec puis se tourna vers ses hommes avant de quitter la cabine.

— Allons, demanda-t-il, chacun à son poste. Ne vous inquiétez pas, j'arrangerai ça.

Il eût certainement été incapable de prononcer un mot de plus.

CHAPITRE VIII

La fusée de ravitaillement était un engin énorme et puissant, un de ces vieux rafiots de l'espace qui avaient bourlingué dans tous les azimuts depuis la conquête des grosses planètes, et que le service continuait à utiliser pour les relations lointaines.

L'effectif se limitait à une hôtesse, une infirmière et six hommes d'équipage placés sous le commandement du capitaine Bergman, un vieux dur à cuire avec une physionomie rude et grossière.

C'était son premier voyage sur Xenon, et s'il l'avait accepté, c'était uniquement pour rompre avec la monotonie des trajets Terre-Mars qu'il effectuait depuis plus de dix ans avec une routine qui avait fini par devenir exaspérante à son point de vue.

Mais les ennuis que lui réservait son voyage sur le petit astéroïde, il aurait préféré les éviter si on lui en avait donné la possibilité.

Dès que l'équipage de la fusée eut gagné la petite base et qu'il se trouva en présence de Duncan et de ses hommes, il devina immédiatement que quelque chose de grave allait lui être révélé.

Il ne posa aucune question et laissa parler Duncan, tandis qu'on le dirigeait vers le corps de l'infortuné lieutenant que l'on avait déposé sur une civière.

Il resta un instant pensif à la vue du cadavre qui gisait devant lui, puis il demanda :

— Qui l'a tué ?

— C'est moi, avoua gravement Duncan. Il venait de tirer sur un de mes hommes. Je ne voulais pas le tuer. Simplement l'empêcher de nous massacrer les uns après les autres. Seulement-Bergman hocha la tête.

— Je suis navré, dit-il, mais je crains fort que vous ne vous soyez mis dans de sales draps. Vous avez tué le seul homme qu'il ne fallait pas dans tout le système. Est-ce que vous vous rendez compte de la valeur que représentait le lieutenant Hernandez pour le quartier général ? Je me demande quelle va être la réaction de l'amiral Cooper. Enfin, que s'est-il passé ? Nous avons capté son message. Que voulait-il ?

— Une crise de démence, subitement, mentit Duncan sans se démonter. Nous n'avons pas compris. À plusieurs reprises, il avait déjà essayé de se rendre maître de la cabine radio. Il paraissait en proie à une idée fixe.

Bergman regarda à tour de rôle les compagnons de Duncan, puis désigna la cabine.

— C'est là que ça s'est passé, n'est-ce pas ? Où est l'arme dont il s'est servi ?

Davenport la retira de sa ceinture et la lui tendit. Bergman s'en empara, vérifia le chargeur, puis regarda encore une fois les hommes de Duncan.

— Personne de blessé, à ce que je vois ?

— Non, personne.

— Vous n'auriez pas dû toucher à quoi que ce soit. Je suis obligé de faire un rapport, vous le comprenez. Dommage que nous ne puissions pas alerter la base de Neptune. Enfin, ils décideront.

— C'est tout de même un cas de légitime défense, non ? fit remarquer Carter.

Bergman approuva de la tête, comme si ce geste voulait masquer l'embarras dans lequel il se trouvait.

— Oui, mais vous connaissez les règlements. Dans le service, ce n'est pas la vie d'un homme qui a de l'importance, c'est tout ce qu'il représente. Celle d'Hernandez avait plus de valeur que toutes les vôtres réunies. Je suis navré de cette cruelle comparaison, mais c'est ce qu'on ne manquera pas de vous servir lorsque vous comparâtes devant le tribunal militaire.

Il eut un toussotement gêné avant d'ajouter à l'adresse de Duncan :

— Je vais faire transporter le corps dans la fusée et vous demande la permission de me retirer pour rédiger mon rapport. Vous pouvez régler les questions administratives habituelles avec le sergent Greene.

Duncan s'effaça pour le laisser passer, puis demanda sur un autre ton, pour créer une diversion :

— Et sur Terre, j'espère que les nouvelles sont bonnes ?

Bergman hocha la tête.

— Ça va, dit-il.

*

* *

Les raisonnements allaient bon train dans la coupole principale où tout le monde se trouvait réuni.

Ordinairement, ces sortes de réunions étaient prétexte à quelques réjouissances que l'on organisait hâtivement avec les « moyens du bord », selon l'expression consacrée, mais les circonstances présentes obligeaient tout de même à un peu de retenue de la part des uns et des autres.

« Comme si la mort d'un seul homme pouvait changer la face de l'humanité, pensa Carter, alors que c'est l'humanité entière qui est sur le point de mourir ! »

Tout comme ses compagnons, il maudissait en lui-même l'acte insensé dont le malheureux Hernandez avait été la victime. Pourquoi avait-il fait cela, alors que tout était sur le point de s'arranger ?

Une promenade dans l'espace et le tour était joué. La fusée ne

revenait que dans trois mois... si toutefois elle revenait.

Et quand bien même, quelle importance ?

Carter enregistra le matériel et les marchandises que le sergent Greene avait fait transporter à l'aide des galettes, puis il revint dans la coupole principale.

Il trouva Billard tout pensif, et regarda la lettre qu'il tenait dans les mains. Il demanda :

— Quelque chose qui ne va pas ?

Le jeune chimiste leva la tête vers lui. Il avait une infinie tristesse dans ses yeux.

— Ma mère, dit-il.

La main de Carter se serra sur son épaule.

— Je suis navré, Michel.

— Ce n'est rien. Je préfère encore que tout se soit passé comme ça. Dans le fond, c'est une chance pour elle, n'est-ce pas ?

Il froissa la lettre, eut un haussement d'épaules puis servit deux verres de scotch Gilbey's.

— Et pour toi, ça va ?

Carter prit le temps de vider son verre.

— Oui, j'ai reçu de bonnes nouvelles de Judith. Elle fait des projets... des tas de projets. Des projets qui malheureusement ne se réaliseront jamais. Oh ! j'en ai marre...

— Eh là ! Eh là ! il faut chasser le bourdon, mon vieux !

C'est Davenport qui arrivait, une bouteille à la main.

— Allons, quoi ! Ils sont des milliards et des milliards à faire des projets. C'est tout ce qu'il leur reste. Chez moi aussi, tout le monde en fait. Mon père a décidé de se retirer à la campagne et ma jeune sœur veut devenir danseuse étoile. Mon père affirme qu'elle a beaucoup de talent. Je le crois.

— Et Ann ? demanda Billard, toujours pas de photo d'elle à nous montrer ?

Le gros Dave se mit à rire, tout en emplissant les verres.

— La meilleure photo d'elle que je puisse posséder, dit-il en se frappant le front, c'est celle qui se trouve là-dedans. Je lui ai dit avant le départ : « Ann, ma chérie, n'envoie jamais de photo, sinon tous les gars de Xenon risquent de tomber amoureux de toi. Je veux t'épouser en toute tranquillité lorsque je reviendrai de là-bas. » Vous voyez, elle tient sa promesse.

Il rit une nouvelle fois, puis désigna Minelli, dans le fond de la salle, en train de subir les raisonnements d'un des pilotes de la fusée, qui semblait se faire un plaisir de lui relater les principaux événements politiques des derniers mois.

— Pour ce que ça peut bien nous faire à présent ! murmura Davenport en vidant un autre verre. Il paraît que les Zoulous et les

Jivaros ont enfin leurs députés au gouvernement mondial. Dire qu'il leur a fallu des milliers et des milliers d'années pour en arriver là ! Et pourquoi ? Pour rien ! Pas de chance !

Le pilote, en face de Minelli, y allait toujours de son petit boniment :

— C'est en juillet, expliquait-il, que le groupe eurasien a failli obtenir la majorité. Je puis vous assurer que ça a failli tourner mal. Toute l'Europe était devenue un véritable chaudron de sorcières. Les partisans de Bornine avaient organisé le trust des protéines pour concurrencer celui de Morgan, et c'est ce qui a provoqué la révolte des Mongols. Mais Morgan avait prévu le coup et il se méfiait de cette insurrection qui risquait de donner le contrôle des lignes interstellaires aux députés chinois. Moi, ces gars-là, j'ai jamais pu les sentir. Oui, je passe pour un retardé lorsque je maintiens qu'un jour les Chinois gouverneront le monde. Vous verrez, mon vieux ! Attendez les élections de décembre et souvenez-vous de ce que je vous dis. Les Jaunes, on les aura au pouvoir, et vous m'en direz alors des nouvelles.

Décembre ! Le mot amena un pâle sourire sur les lèvres de Minelli.

— Possible ! se contenta-t-il d'approuver. Dans ce cas, on attendra votre retour pour connaître les résultats.

— Nous serons certainement ici bien avant, confia la jeune hôtesse de la fusée qui était venue se joindre à eux. Je crois savoir que nous allons annuler toutes les autres escales pour rallier la Terre dans les plus brefs délais. Une décision doit être prise d'urgence en ce qui concerne le commandant Duncan. C'est moche pour vous, cette histoire...

— C'est Bergman qui vous l'a dit ? demanda Billard.

— Le bruit court...

*

* *

La conversation se poursuivit pendant un moment, roulant sur des sujets généraux et des échanges de points de vue.

À un moment donné, sans rien dire, la jeune femme se retira. Carter, qui depuis un instant ne cessait de la surveiller, s'éclipsa adroitement et parvint à la rattraper dans le boyau de communication.

Étonnée, elle s'arrêta en entendant un bruit de pas derrière elle et le regarda, visiblement interloquée.

Carter jeta un coup d'œil autour de lui avant de se décider.

— Je voudrais vous parler.

— Mais je...

— Rien qu'un instant. Je vous en prie.

— Que voulez-vous ?

— Ne restons pas là, on pourrait nous surprendre. Il vaut mieux

pas.

Il ouvrit une porte donnant sur un dépôt de matériel et fit un geste.

— Par ici. Venez !

Comme elle reculait d'un pas, l'air soupçonneux, il crut bon de la rassurer et affirma :

— Vous n'avez absolument rien à craindre. Ce n'est pas pour ce que vous pourriez penser. J'ai un service à vous demander. C'est très important pour moi.

— À ce point ?

— À ce point !

Elle parut hésiter une seconde, mais la supplication qu'elle lut dans le regard du jeune cybernéticien la convainquit et la décida.

Ils entrèrent dans le réduit et Carter donna la lumière.

— C'est au sujet de ma femme, dit-il.

— Vous êtes marié ?

— Oui.

— Que puis-je pour elle ?

Carter la regarda. Un instant, il eut honte de ce qu'il allait faire. Et pourtant... C'était pour Judith et pour lui une chance inespérée. Si toutefois...

— Voilà, dit-il, vous savez ce que c'est que le spleen ?

Elle inclina la tête sans répondre.

— J'ai encore treize mois à tirer ici sur ce caillou et je... Au fait comment vous appelez-vous ?

— Mary.

— Jim Carter.

Elle serra spontanément la main qu'il lui tendait.

— Et alors ? demanda-t-elle.

— Écoutez bien, Mary. Il se trouve que ma femme fait le même métier que vous. Elle travaille sur la ligne Terre-Lune, depuis trois ans. Mais c'est la première fois que nous sommes séparés aussi longtemps. Alors il m'est venu une idée. J'ai pensé que peut-être vous pourriez vous arranger avec le service pour que ce soit elle qui vienne à votre place lors du prochain ravitaillement.

Il avait fallu beaucoup de courage à Carter pour aller jusqu'au bout et il se mit à redouter la réponse de la jeune femme.

— Carter..., murmura-t-elle. Attendez ! Quel est son prénom ?

— Judith.

— Judith Carter ? Oui, c'est bien ça, je la connais. Une grande fille, brune, avec des yeux bleus, très gentille, beaucoup d'allure. J'ai eu l'occasion de la rencontrer plusieurs fois au spatiodrome. Amoureux, n'est-ce pas ?

Elle se mit à rire et il rit avec elle.

— Très, avoua-t-il.

— Alors, c'est une veinarde. Pour moi, personne n'a jamais fait une chose pareille. Enfin... Attendez, laissez-moi réfléchir. Nous sommes le 8 septembre. 25 jours de trajet, ce qui donne le 3 octobre comme date d'arrivée. En supposant que nous restions huit jours sur la Terre, savez-vous où sera votre femme entre le 3 et le 11 octobre ?

Carter sortit un petit calendrier de sa poche.

— En octobre, elle n'est de service que trois jours par semaine. Du lundi au mercredi. Le 4 octobre tombe un jeudi. Vous avez le temps de la prévenir.

— Je n'ai rien promis, monsieur Carter, dit-elle avec un semblant de sérieux.

— Oh !...

Elle se remit à rire.

— Allons, ne faites pas cette tête. Je vous promets d'arranger ça.

— Vous pensez que ce sera possible ? Bien entendu, tout ceci doit strictement rester entre nous.

— Ce ne sera pas très facile. Il faudra qu'elle obtienne sa mutation, mais j'ai quelques amis qui peuvent m'aider. De toute façon, vous pouvez compter sur moi. Je ferai de mon mieux, et je préviendrai votre femme.

Comme elle ouvrait la porte et s'apprêtait à prendre congé. Carter la regarda et lui dit :

— Merci. Mary, vous êtes une chic fille.

CHAPITRE IX

Depuis huit jours déjà l'énorme fusée de ravitaillement avait repris le chemin du retour.

Elle fonçait en direction de la Terre de toute la puissance de ses réacteurs, avec, à son bord, un cadavre et un rapport qui allaient certainement bouleverser bien des choses dans les prévisions de la petite équipe de Xenon.

Bergman avait noté toutes les dépositions, enregistré les faits tels qu'ils lui avaient été rapportés. Sans omettre aucun détail.

Après avoir vérifié minutieusement tous les éléments de l'enquête, il avait pour sa part classé le dossier.

Le reste était du ressort du quartier général, et il s'était bien gardé, à ce sujet, d'émettre le moindre avis personnel.

Mais il était facile de comprendre ce qui allait se passer. On ne pardonnerait jamais à Duncan d'avoir tué un homme aussi précieux que le lieutenant Hernandez, même dans un cas de légitime défense.

C'était le genre d'erreur que les militaires et les savants ne pardonneraient pas. Que ce soit pour sauver ou détruire, et quel que soit l'enjeu, peu importait le sacrifice de milliers de vies humaines si le résultat était atteint.

Bergman avait dit vrai. Pour le service, la vie du lieutenant Hernandez avait plus de valeur que celles de Duncan et de ses hommes réunis.

Duncan eut un sourire amer à cette pensée. La cour martiale ? Et puis après ? Qu'est-ce que tout cela pouvait bien lui faire, à présent ?

Réflexion faite, il était même probable que cette cour ne se réunirait jamais. Car, en somme, en brûlant les étapes et en accomplissant le trajet d'une seule traite, la fusée ne reviendrait pas sur Xenon avant les premiers jours de décembre.

Décembre ! À ce moment-là, la terrible agonie aurait déjà commencé et le monde entier, le service avec, se moquerait pas mal de Robert Duncan.

Une autre cour martiale, peut-être plus impitoyable encore que celle des hommes, réglerait le destin de la planète entière.

Un jugement sans appel que rien désormais ne pouvait plus modifier et dont seule une poignée d'hommes connaissaient l'impitoyable verdict.

Décembre ! On pourrait aussi, à son prochain voyage, empêcher la fusée de retourner sur Terre, avouer enfin la vérité à ces pauvres gens voués à une mort certaine.

Oui, bien sûr, il faudrait le faire. C'était un devoir. On leur montrerait les graphiques, on leur donnerait toutes les preuves, on les

convaincrait, et, mon Dieu ! on s'arrangerait tous pour survivre tant bien que mal et le plus longtemps possible.

C'était là aussi ce que pensait Carter, depuis sa conversation avec Mary, et l'espoir qu'elle lui avait donné au sujet de Judith.

La vie de Mary contre celle de Judith ! C'était moche, évidemment, mais cela avait été plus fort que lui. N'importe qui aurait agi de même à sa place.

Il essaya du moins de s'en convaincre et se mit à compter les jours qui le séparaient encore de celui où il retrouverait Judith.

Après, on verrait bien, et on aurait le temps d'y penser !

*
* *

Ce jour-là, Duncan examina une nouvelle fois les observations obtenues dans le courant de la matinée et ne releva aucun changement de la trajectoire de la planète inconnue. On pouvait à présent l'apercevoir avec plus de netteté dans le télescope du bord, surtout depuis qu'elle avait franchi l'orbite de Pluton.

D'où venait-elle ? De quelle mystérieuse région du ciel pouvait bien provenir cette maudite planète, dont la course, aveuglément réglée par un étrange destin, allait anéantir une humanité entière ? À quelles lois obéissait-elle ?

Duncan, pour sa part, avait renoncé depuis longtemps à trouver la moindre réponse à toutes ces questions.

Pour lui, une seule chose comptait. La marche du temps, d'un temps qui se grignotait, heure par heure, minute par minute, seconde par seconde, et qui n'aurait plus de sens lorsque, le 8 décembre, à huit heures vingt du matin se produirait le choc épouvantable.

Il se secoua et s'écria soudain :

— Cette attente est atroce. Et dire que nous ne pouvons rien. Rien... Rien !

Il abandonna son siège, arpena nerveusement la salle de contrôle, puis se tourna vers Carter.

— Même la plus puissante de nos bombes nucléaires n'arriverait pas à effriter cette énorme masse.

— Je me suis attaché à faire le calcul, répondit le jeune cybernéticien. En supposant que l'on dirige sur ce monde un millier de fusées bourrées de l'explosif le plus puissant que nous connaissions, soit une charge équivalant à deux cents milliards de tonnes de TNT, c'est tout juste si nous arriverions à obtenir un déplacement de quelques fractions de degré dans la trajectoire. Le résultat final resterait le même.

Il regarda ses compagnons qui l'écoutaient sans rien dire et poursuivit :

— Ce n'est pas une question d'explosions en surface, c'est simplement une question de mécanique où interviennent la vitesse, la masse et la force de percussion que nous pourrions obtenir en projetant une autre masse capable de faire dévier suffisamment la trajectoire de cette planète.

Minelli hocha la tête et fit remarquer :

— Malheureusement pour nous, nous ne disposons pas d'une telle masse, et, de toute façon, nous n'aurions pas le moyen de la propulser dans le vide.

— Il pourrait y avoir une solution, dit pensivement Billard.

— Laquelle ?

— Faire exploser une bombe dans un océan, mais une bombe susceptible de produire une élévation de température de cinquante à soixante millions de degrés, température suffisante pour déclencher une réaction en chaîne dans l'élément liquide. Les protons libérés par l'explosion heurtent les protons de l'eau, donnent naissance à des deutons qui à leur tour entrent en contact avec d'autres protons, et ainsi de suite. L'embrasement des mers et le fantastique dégagement de chaleur serait suffisant pour faire exploser la planète.

Duncan haussa les épaules.

— Le fameux « cycle de Critchfield », murmura-t-il. Oui, j'y ai déjà pensé. Mais il se trouve qu'il n'y a pas la moindre goutte d'eau sur cette fichue planète. Tous les clichés que nous avons pu observer nous le prouvent.

Billard se leva et regarda attentivement les photos que Duncan avait ramassées en vrac et jetées sur une table.

— Vous n'êtes pas convaincu ? demanda Duncan dont l'irritation était visible.

— Non. Il ne s'agit pas de cela, murmura pensivement le jeune chimiste. Je suis en train de penser à autre chose.

— Allez-y... Parlez !

Billard ne répondit pas. Il fit quelques pas dans la salle et un instant laissa errer son regard sur les montagnes de glace, de méthane et d'ammoniac qui s'étendaient autour de la base à perte de vue, puis se retourna.

— Non, bien sûr, il ne peut exister aucun élément liquide sur ce monde et un enfant de dix ans nous le dirait sans avoir besoin de regarder une seule de ces photos.

Duncan soupira et demanda :

— Je ne vois pas où vous voulez en venir. Billard se contenta de sourire et expliqua patiemment :

— Pourquoi ne pas supposer que cette planète serait recouverte d'ammoniac et de méthane solidifiés, comme c'est le cas pour Xenon et pour tous les mondes du système sur lesquels règne un froid

absolu ?

— Il y a de fortes chances pour que cette planète-là n'échappe pas à la règle, approuva Duncan.

— Mais nous manquons de précisions à ce sujet. Nous ne sommes pas équipés pour de telles observations. Et alors ? Quand bien même il y aurait de l'ammoniac et du méthane ?

Billard se frotta pensivement le bout du nez avant de répondre :

— Laissons l'ammoniac de côté, voulez-vous ? c'est le méthane qui m'intéresse.

Tous les regards convergeaient vers lui, et il se contenta de sourire légèrement avant de poursuivre :

— Vous en connaissez les propriétés, n'est-ce pas ? C'est un hydrocarbure qui, mélangé à une quantité suffisante d'air ou d'oxygène, produit en s'allumant une violente explosion.

Minelli s'était redressé.

— Très violente, en effet. Explique-toi, Michel.

— Je...

Le jeune chimiste parut hésiter un instant, puis se décida d'un coup.

— C'est une idée qui me trotte dans la tête depuis quelques jours. Voilà, suivez bien mon raisonnement. Si nous parvenions à produire assez de chaleur pour faire fondre et volatiliser une certaine quantité de méthane, nous obtiendrions un explosif certainement assez puissant pour faire sauter la planète.

Il prit un temps et conclut :

— J'en suis sûr.

À son tour. Carter se leva.

— L'explosion ne peut se produire qu'en présence d'oxygène.

— D'accord. Mais n'oubliez pas que si, là-bas, les conditions sont les mêmes que sur Xenon, par exemple, l'oxygène existe sans les composés gazeux qui constituent la couche atmosphérique, puisque nous trouvons ici du carbonate d'ammonium, du monoxyde de carbone et du bioxyde de carbone.

— Possible, mais l'oxygène n'est pas en quantité suffisante pour...

— D'accord également. Mais l'opération peut très bien se faire en deux phases. D'abord, libération, par l'action dissociante de la chaleur, de l'oxygène contenu dans les glaciers, ainsi que dans les bioxydes de manganèse et les divers carbonates et nitrates solidifiés qui sont répandus à la surface. Ensuite, deuxième phase, attendre que le mélange méthane-oxygène soit accompli pour déclencher l'étincelle qui produira l'explosion. Autrement dit, création d'une atmosphère artificielle juste le temps nécessaire pour obtenir le mélange explosif suffisant.

Billard s'arrêta de parler pour laisser à ses compagnons le temps de

bien réaliser ce qu'il venait de dire.

Un intérêt soudain s'était emparé du petit groupe après cette explication purement théorique mais combien séduisante.

Chacun demeurerait perdu dans ses pensées, s'efforçant de réaliser les conséquences possibles d'une telle opération, pesant le pour et le contre, et le silence qui s'était appesanti dans la salle traduisait bien à quel point on se livrait à un travail intérieur.

La proposition du chimiste était vraiment séduisante et méritait qu'on y accordât le plus grand intérêt, malgré les terribles difficultés d'ordre technique que l'on pouvait pressentir.

Entre autres, la réalisation des bombes nucléaires capables de déclencher les réactions nécessaires.

C'est Minelli qui souleva le problème, avec sa méfiance habituelle.

— À ce sujet, dit-il finalement, j'aimerais bien connaître l'avis de Davenport. Mais enfin, où est-il passé ?

Carter désigna la coupole réservée aux logements.

— Dans les bras de Morphée, ou en train de cuver plus vraisemblablement. Il n'arrête pas de boire depuis huit jours.

— Je vais le secouer, dit fermement Duncan en quittant la salle de contrôle.

CHAPITRE X

Il y avait de la lumière derrière le hublot de la petite porte et, machinalement, Duncan jeta un coup d'œil à l'intérieur de la cabine avant d'entrer.

Davenport était là, en effet, affalé sur sa couchette, mais ce que Duncan vit alors lui coupa le souffle et lui arracha un juron.

Déjà le pistolet que serrait la main de Davenport glissait le long du corps et le canon pointait vers la tempe.

— Bon sang ! rugit Duncan.

Le bond qu'il fit empêcha le coup fatal et les deux hommes, agrippés l'un à l'autre, roulèrent sauvagement au milieu de la cabine.

Duncan, qui était doué d'une force peu commune, réussit à s'emparer de l'arme, tandis que le géophysicien, les yeux hagards, se relevait et s'adossait contre la cloison de métal, reprenant son souffle.

— Davenport, vous êtes fou, non ?

— Rendez-moi ça !

— Davenport !

— Laissez-moi !

— Idiot !

Duncan du pied repoussa la porte, passa l'arme à sa ceinture et regarda fixement le géophysicien.

Grand Dieu ! Il était temps. Qu'est-ce qui avait bien pu se passer dans le crâne de cet homme-là ?

Davenport donnait pourtant l'impression d'un être bien équilibré. Pas une nature facilement influençable. Alors que maintenant, il paraissait un pauvre type, usé, sans ressort, prêt à s'écrouler comme un pantin dont on relâche subitement les ficelles.

Non, vraiment, Duncan ne comprenait pas. D'un coup, il avait oublié le but de sa visite et il s'écria :

— Est-ce que vous vous rendez compte de ce que vous alliez faire ?

Il s'avança vers Davenport, à le toucher.

— Avez-vous seulement pensé à votre famille ? À Ann ? S'il ne leur reste que trois mois à vivre, épargnez-leur au moins cette peine inutile.

Davenport releva la tête et Duncan vit qu'il avait pleuré.

— Taisez-vous, murmura Davenport avec un haussement d'épaules. Un père et une sœur qui n'ont jamais existé. Quelle importance ? Et Ann ? La blonde et très jolie Ann ! Eh bien, c'est pareil. Une fille qui n'a jamais vécu que dans mes rêves. C'est ce que vous vouliez savoir, n'est-ce pas ?

— Davenport...

— Oui, je me suis créé une famille. Je me la suis imaginée, pour ne

pas être en reste, pendant que vous évoquiez vos souvenirs auprès de moi.

Davenport se laissa tomber lourdement sur le bord de sa couchette et, un instant, Duncan respecta son silence.

— Il y a d'autres raisons de vivre.

— Moi, je n'en ai plus, murmura Davenport. Allons, regardez-moi ! J'ai quarante-cinq ans et je suis laid. Je n'ai jamais inspiré le moindre sentiment à personne. Le seul combat que j'ai mené, c'est celui qui, un jour, pouvait me donner la chance de devenir quelqu'un. Il semblait que la science était pour moi le meilleur refuge. J'ai lutté, j'ai tout sacrifié pour elle. Maintenant, c'est terminé, je n'en puis plus.

Duncan lui mit la main sur l'épaule.

— Supposez un instant que vous ayez encore une toute petite chance.

Davenport fronça les sourcils.

Duncan le regarda bien en face.

— Nous avons tous besoin de vous. Je vous en prie, venez, c'est très sérieux.

— Que se passe-t-il ?

— Vous le saurez dans un instant. Allons, venez ! Puis, avant de quitter la cabine, il ajouta spontanément :

— Ne vous inquiétez pas, je vous promets que tout ceci restera entre nous. Mais pour l'amour du ciel, ne recommencez pas.

*

* *

Davenport, à son tour, ne devait pas tarder à être séduit par l'idée qu'avait émise le jeune chimiste.

La destruction de la planète inconnue était une chose dont lui-même avait rêvé mainte et mainte fois depuis l'annonce de la terrible nouvelle, mais il n'avait pas trouvé la moindre solution acceptable.

Cette fois, quoique fantastique et extraordinaire, le projet, réflexion faite, avait une certaine valeur.

Davenport réfléchit longuement avant d'émettre son opinion, puis déclara tout net :

— Nous pouvons peut-être, avec nos propres moyens, produire la chaleur suffisante pour faire fondre les éléments qui provoqueront le mélange explosif.

Minelli se gratta la tête et demanda :

— Une bombe nucléaire ? Et avec quoi ?

— Non, pas de bombe, nous manquons de matériel. Je veux parler des « lasers ». Nous pouvons nous servir des rubis que nous employons pour les transmissions. Nous en avons une copieuse réserve. Il suffit simplement d'un appareil de fortune, facilement réalisable avec le

matériel dont nous disposons. Un flash électronique, une lentille focalisante et un amplificateur pour le rayon calorifique dont on pourra régler l'intensité. Enfin, vous connaissez le principe.

Il fallut se rendre à l'évidence. L'exposé de Davenport n'était autre qu'une nouvelle version de l'œuf de Christophe Colomb.

C'était simple, mais il fallait y penser. Quoi de plus facile, effectivement, du moment qu'on disposait de tout le matériel nécessaire, que de produire cet extraordinaire projectile, véritable obus de lumière incandescente, capable de réduire à l'état gazeux toutes les matières vers lesquelles il serait dirigé ?

Le rayon pouvait atteindre une température de plusieurs centaines de milliers de degrés, grâce, tout simplement, à un petit cylindre de rubis de quelques centimètres de longueur, et dont le principe remontait déjà à une centaine d'années.

D'un coup, l'enthousiasme se déchaîna dans la salle de contrôle, d'autant plus qu'on pouvait très bien se servir de la fusée expérimentale du lieutenant Hernandez pour se transporter sur la planète inconnue.

Mais Minelli, qui avait conservé la tête froide, crut bon de calmer l'effervescence et la nervosité qui s'étaient emparées de ses compagnons.

Il leva les mains et dit :

— Une minute, ne nous emballons pas.

— Mais... pourquoi ?

— Et s'il n'y avait pas de méthane sur cette planète ?

Duncan coupa la parole à Carter.

— Après tout, il a peut-être raison.

— Mais enfin...

— Que deviendrait notre projet dans ce cas ? Je crois nécessaire, avant toute chose, de nous en assurer.

Billard demanda rapidement :

— Dans ce cas, que proposez-vous ?

Duncan désigna la petite fusée dirigée vers le ciel.

— La solution la plus sage. Que nous allions nous-mêmes nous en rendre compte. Ensuite seulement, nous pourrions éventuellement donner suite à notre projet.

Cette restriction avait jeté un certain froid parmi ses compagnons, mais, après avoir vivement réfléchi, tout le monde se déclara d'accord.

C'était en effet une sage opinion et il n'y eut aucune restriction en ce qui concernait l'avis du commandant.

On se mit immédiatement au travail, dans une hâte fébrile, et, après avoir procédé à tous les contrôles nécessaires, on se rendit compte que l'on pouvait facilement atteindre la planète dans un temps moyen de cinq à six jours, terrestres bien entendu.

Billard se chargea d'étudier les nouveaux mécanismes de la fusée expérimentale et d'en assurer la manœuvre avec Duncan.

Seul Minelli devrait rester à la base, pour veiller au retour de la fusée et pour s'occuper des appareils qui en permettraient le téléguidage.

Les préparatifs furent menés rondement, sous la direction de Duncan, et, dès lors, la petite base connut une animation inhabituelle, au milieu d'une fièvre qui demeurerait constante.

L'espoir désormais était revenu.

Ils éprouvaient tous l'impression d'être sortis d'un long cauchemar et les sourires fleurissaient à nouveau sur toutes les lèvres.

Chacun, en son for intérieur, demeurerait persuadé que la tentative réussirait et que la catastrophe serait finalement évitée, et ils se mettaient à élaborer des projets futurs, d'un futur maintenant illimité.

Car, l'enthousiasme humain étant si tenace et si merveilleux, personne ne doutait maintenant de la réussite de ce projet extraordinaire dont la réalisation, si elle était menée à bonne fin, allait sauver de la destruction l'humanité tout entière.

*

* *

Pendant les deux jours qui suivirent, Duncan et Billard s'initièrent aux mécanismes de la petite fusée, étudiant le mode de fonctionnement des appareils, vérifiant les réserves de carburant et les mille et un petits secrets qui leur permettraient de se bien familiariser avec son maniement.

Ils furent assez rapidement en mesure d'assurer le bon fonctionnement de l'engin tandis que Davenport et Carter, de leur côté, avaient veillé au transport des vivres et des instruments personnels qu'ils pourraient être appelés à utiliser lorsqu'ils débarqueraient sur la monstrueuse planète.

Le seul à ne pas être enchanté de cette activité était Minelli, car il envisageait avec une certaine mélancolie la prochaine séparation d'avec ses compagnons.

Le fait de se retrouver tout seul l'ennuyait et il grognait quelquefois sans raison apparente. Ses amis le comprenaient fort bien et ils s'efforçaient de leur mieux de lui remonter le moral.

Au moment du départ, une confiance magnifique animait tous les cœurs et, lorsque le moment fut venu de bloquer le sas de la fusée, Duncan redevint le chef inflexible et autoritaire, dirigeant toutes les manœuvres avec une maîtrise parfaite.

Les réacteurs furent allumés, des flammes gigantesques fusèrent des tuyères, et l'énorme masse d'acier quitta la spacieuse plate-forme en augmentant progressivement sa vitesse.

Par la coupole, à travers l'aciéroplastex, Minelli, plus ému qu'il n'avait voulu le paraître, regarda s'évanouir le long sillage lumineux qui se dilua dans la nuit éternelle du vide.

Il eut l'impression qu'un monstre à la gueule noire et gigantesque avalait le petit esquif portant tout l'espoir de la Terre.

Un espoir dont elle ignorait tout.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

- Décélération 28 à 26 B.
- Paré !
- Réacteurs 3 et 4, poussée 14 et 14,3.
- Paré !
- Fusée de freinage. Contact !

Duncan remua légèrement sur son siège pressurisé et contrôla la marche tremblotante des aiguilles sur les cadrans gradués.

Une longue rangée de taches rouges était en relation avec les servo-mécanismes qui, dans la machinerie arrière, agissaient au sein d'un enfer de radiations mortelles.

Tout cela clignotait par intermittence et avec une régularité monotone, tandis que Michel Billard exécutait au fur et à mesure les ordres de Duncan.

Le voyage touchait à sa fin, et ces cinq jours passés à l'intérieur de l'étroite cabine en forme de demi-lune avaient mis les nerfs à rude épreuve.

Tout comme ses hommes, Duncan était las, mais à présent la proximité de la planète inconnue faisait oublier la fatigue et l'engourdissement qui avaient fini par s'emparer des quatre astronautes à l'intérieur d'un espace trop exigü et privé de confort.

Dans le vide violacé, trônant au milieu de petits points lumineux, la planète, telle une grosse boule émergeant du décor, grossissait à vue d'œil, mais il était impossible encore d'effectuer la moindre observation digne d'intérêt, ni même de distinguer correctement la configuration de sa surface.

Quelques minutes passèrent, diminuant sensiblement la distance qui séparait encore la fusée du terme de son voyage, puis enfin ce fut le dé clic et une lampe verte clignotant au centre de l'ordinateur.

Sur un ordre bref de Duncan, tout le monde se tint prêt, tandis que le sifflement des tuyères retentissait dans plusieurs registres et que les fusées de freinage agissaient déjà au maximum. C'est au moment où l'appareil entrait en orbite à vitesse réduite que Davenport, qui ne cessait de surveiller les écrans des stéréoviseurs, s'écria :

- Bon sang ! Regardez ! Jamais rien vu de pareil !

Il montrait les écrans synchronisés où défilaient de larges portions du sol. Un sol qui paraissait uniformément plat, sans aucune dépression ni aspérité.

Cela donnait l'impression d'une énorme boule de billard, entièrement nue et lisse. Un sphéroïde parfait animé d'aucune vitesse de rotation, telle était cette planète mystérieuse avec laquelle ils s'apprêtaient à prendre contact.

— Qu'est-ce que ça signifie ? murmura Carter, il devrait pourtant exister...

— Nous verrons plus tard, coupa Duncan. Attention ! Bouclez vos ceintures !

La cabine gyroscopique pivota sur elle-même, lorsque Billard opéra le renversement de l'appareil. Le sol n'était plus qu'à un millier de kilomètres à peine et Duncan guida la fusée un peu au hasard, réduisant encore la vitesse.

Après quelques lentes spirales effectuées au-dessus de la région choisie, le petit engin se posa enfin sur la surface lisse et désertique de la planète inconnue.

Duncan fut le premier à quitter son siège et à regarder à l'extérieur, à travers le hublot central. Aussi loin que portait le regard, c'était le même et uniforme spectacle de désolation que les écrans des stéréoviseurs avaient déjà révélé.

N'y tenant plus, Duncan donna les ordres :

— Allons-y ! dit-il en manœuvrant lui-même le sas de décompression.

*
* *

Ils sortirent l'un après l'autre, engoncés dans leurs scaphandres spatiaux, mais à peine eurent-ils fait quelques pas à l'extérieur qu'ils furent victimes d'une étrange impression.

Sous leurs pieds, le sol dur et rigide était fait d'une matière que l'on devinait d'une résistance à toute épreuve.

La voix de Davenport résonna brusquement dans les écouteurs individuels :

— Incroyable, on dirait du métal.

Il ne se trompait pas, le métal semblait régner en maître sur ce monde mystérieux, et un long silence suivit ses paroles.

Billard, qui avait fait quelques pas autour de la fusée, s'écria soudain :

— Vite ! Par ici ! Venez voir !

Ils le rejoignirent rapidement et s'arrêtèrent à leur tour, cloués de stupeur devant le spectacle inattendu qui se présentait à eux.

Une longue rangée de rivets incrustés dans le métal formait une ligne de démarcation entre deux énormes plaques métalliques étroitement assemblées.

Une autre, parallèle, suivait à quelques mètres de là, en coupant une autre... puis une autre... et une autre...

Il en allait ainsi à perte de vue.

— Mais enfin, que se passe-t-il ? s'écria Carter. Où sommes-nous ?

— C'est bien ce que je suis décidé à savoir, répondit Duncan d'un

ton ferme. Vraiment, c'est bien le diable si je m'attendais à ça.

Il devina à cet instant la pensée de ses compagnons. D'un coup, tous les espoirs venaient de s'envoler et lui-même se sentit envahi à la fois par la déception et la crainte.

Pourtant il fallait en avoir le cœur net, essayer de savoir, de connaître la vérité. Peut-être existait-il un autre moyen pour... Oui, peut être...

— Sortez la galette, ordonna-t-il.

— Que proposez-vous, commandant ? demanda Billard.

— Ne nous hâtons pas de conclure, dit-il. La planète est vaste. Essayons de découvrir les limites de... (il ne trouva pas le mot qui aurait pu convenir) de ça !

Il haussa nerveusement les épaules en désignant le curieux assemblage métallique et ajouta :

— Allons, dépêchons-nous !

Le petit appareil antigravitationnel, qu'ils avaient eu la précaution d'emporter, avait été placé, en pièces détachées, dans la soute de la fusée, et les quatre hommes immédiatement procédèrent au montage.

Moins d'une heure plus tard, la galette était prête à prendre le départ.

Sur l'ordre de Duncan, tous prirent place sur le disque plat.

Bien entendu, on ne pouvait qu'aller au hasard et se fier à la Providence. C'est ainsi qu'ils foncèrent de toute la puissance des petits réacteurs au-dessus de la surface métallique, surveillant l'horizon avec une crainte qui ne faisait que croître d'instant en instant, car, au-dessous d'eux, c'était continuellement le même spectacle.

Pendant plusieurs heures, la galette avala de nouveaux horizons, et, à leur grande stupéfaction, ils eurent bientôt une idée générale de l'étrange et incompréhensible configuration de la planète.

Ils avaient maintenant la preuve de ce qu'ils avaient tant redouté. La planète était *entièrement* recouverte de plaques de métal et si personne, jusqu'à présent, n'avait osé le dire, ce travail gigantesque et sur lequel on se perdait en conjectures ne pouvait être que l'œuvre de créatures intelligentes.

Mais qui étaient-elles ? Où étaient-elles ?

Quelle signification pouvait-on donner à une telle réalisation ?

Soudain Carter désigna du bras une petite masse sombre qui formait une tache dans la grisaille uniforme du sol défilant au-dessous d'eux, et ils regardèrent tous dans la direction indiquée.

La masse grossissait à vue d'œil et leur apparut bientôt comme une construction étrange en forme de pain de sucre.

— Descendons, décida fiévreusement Duncan, en réduisant les forces antigravitationnelles.

La galette prit contact avec le sol à quelques mètres à peine de la

construction et ils se ruèrent tous.

Deux larges ouvertures apparaissaient dans cette masse constituée de blocs de métal curieusement assemblés.

Une « chose » à laquelle on ne pouvait donner aucun nom ni la moindre signification tellement cela dépassait la compréhension humaine.

À part les deux ouvertures circulaires et grillagées, il ne semblait y avoir aucun moyen de communication avec l'intérieur de l'étrange édifice.

Duncan réfléchit et ajouta d'une voix sourde :

— Je ne pense pas qu'il soit utile d'insister. Cela ne servirait à rien. Retournons à la fusée.

*
* *

La précaution était sage, car les réserves d'oxygène individuelles commençaient à s'épuiser.

Le retour à bord se révélait donc d'une nécessité urgente.

Un peu à contrecœur, ils remontèrent dans la galette et reprirent la direction de la fusée.

Un deuxième édifice, en tout point semblable à celui que l'on venait de découvrir, fut aperçu sur le chemin du retour, à une distance qui rapidement évaluée, le plaçait exactement aux antipodes du premier.

Poursuivant sa route, la galette, après avoir accompli le tour complet de la planète, approchait de la fusée lorsque Carter s'écria :

— Regardez... là !

Il indiquait une sorte d'orifice béant, gueule énorme qui formait une tache ronde et noire dans la masse du métal.

Il y eut un instant d'hésitation chez Duncan devant ce nouveau mystère, mais l'énorme ouverture que l'on survolait à présent éveilla soudain en lui le plus vif intérêt. Il décida aussitôt :

— Allons voir ce qu'il en est.

Quelques secondes plus tard, ils se posaient à proximité de l'orifice et reprenaient contact avec le sol.

C'était une sorte de tunnel qui paraissait s'enfoncer vers l'intérieur de la planète, en pente douce, mais l'obscurité était telle qu'on avait l'impression de se trouver devant un gouffre insondable, jetant un défi à la curiosité et à la témérité humaines.

Ils voulurent tous en avoir le cœur net.

— Nous pouvons tenir encore deux heures avec l'oxygène qui nous reste, décida Duncan. Ne perdons pas un instant, venez !

Il dirigea lui-même la galette vers l'intérieur de l'orifice. Les petits projecteurs individuels fixés au sommet de leurs casques entrèrent en

action et balayèrent l'espace devant eux.

Les faisceaux lumineux se perdirent dans l'épaisseur des ténèbres et Duncan, avec précaution, fit progresser la galette à vitesse réduite à l'intérieur du tunnel.

Au bout d'une dizaine de minutes, une paroi circulaire leur apparut soudain, bouchant le boyau et en épousant la forme.

Duncan posa la galette et enjamba la barre de protection.

Le temps pressait ; il fallait agir vite si l'on voulait trouver le moyen de franchir cet obstacle, à supposer qu'il existât un quelconque mécanisme capable d'en venir à bout.

À première vue, il ne paraissait en exister aucun, mais Carter, de son bras tendu, désigna la longue rainure verticale qui partageait le panneau circulaire en deux parties égales, tandis que de son côté Davenport poussait un cri.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda-t-on.

Il venait de repérer une cavité pratiquée dans un renforcement de la paroi du tunnel, et montrait plusieurs boutons et manettes rassemblés sur un tableau rectangulaire probablement fait de matière isolante.

Duncan, dont la nervosité était extrême, consulta une nouvelle fois son chronomètre.

— Nous sommes presque au bout de nos réserves, déclara-t-il. Nous reviendrons aussitôt que...

Mais déjà Davenport appuyait au hasard sur les boutons, abaissait et relevait des manettes, et, au moment où Duncan se retournait, il vit devant lui le mur de métal se partager en deux parties égales.

Les panneaux s'écartèrent, disparurent, comme absorbés par les parois circulaires du tunnel et dévoilèrent un nouvel orifice, constituant une sorte de cabine assez large.

— Un sas ! murmura Davenport en s'élançant le premier.

Fiévreusement, ils se ruèrent tous derrière le géophysicien, oubliant un instant toute prudence et toute précaution, seulement guidés par cette curiosité irrésistible qui les dominait plus que jamais.

Comme Davenport s'affairait devant d'autres mécanismes placés à l'intérieur du sas, s'attaquant ainsi à l'ouverture du second panneau, les portes coulissantes de l'entrée se rabattirent brusquement dans leur dos.

Ils n'avaient pu esquisser le moindre geste pour intervenir.

Tous les efforts de Davenport furent voués à l'échec. Toute manœuvre de réouverture se révéla impossible, à l'intérieur du sas.

Duncan essaya de garder tout son sang-froid et consulta du regard l'indicateur de son réservoir d'oxygène.

Dans quelques minutes, il serait trop tard. L'asphyxie les guettait d'un instant à l'autre.

Déjà les premiers symptômes de l'anoxie commençaient à se manifester, et, tandis que Davenport continuait nerveusement à se démener au milieu des boutons et des manettes, il cria d'une voix haletante :

— Vite... Réduisez les débits !

D'affreuses et longues minutes s'écoulèrent encore dans un silence total, puis Carter soudain vacilla et se laissa choir mollement.

Billard se précipita mais, à son tour, il connut la plus horrible et la plus épouvantable des sensations.

Celle de plonger en avant dans le vide glacial d'un néant qui engloutissait tout.

CHAPITRE II

Lorsque Carter reprit connaissance, il était étendu sur le dos, au milieu du sas, la tête libre.

On lui avait ôté son casque et il se rendit compte immédiatement qu'il pouvait respirer normalement.

À côté de lui, Billard revenait à la vie, petit à petit, entre Duncan et Davenport qui eux aussi respiraient à pleins poumons l'oxygène bienfaisant qui s'échappait en chuintant d'une petite ouverture grillagée, pratiquée à mi-hauteur entre le sol et le plafond.

Il se redressa sur son coude et attendit d'avoir récupéré quelques forces pour demander :

— Bonté divine, c'est un miracle ou quoi ?

— Il ne s'agit pas de miracle, fit Duncan sans se retourner, tout simplement d'une chance que nous ayons pu, Davenport et moi, appuyer sur les boutons qu'il fallait. Oui, une rude chance, car il était temps.

— Mais enfin, que se passe-t-il ? D'où provient cet oxygène ?

— C'est la question qu'on se pose depuis dix minutes, reprit Davenport.

Il y avait de quoi se la poser, en effet, car le phénomène était tout de même assez surprenant.

Quels mystères pouvaient bien se cacher derrière ce second panneau dont on n'arrivait toujours pas à faire fonctionner correctement le mécanisme ?

À présent, les quatre astronautes en arrivaient à oublier le critique de leur situation et même le but réel de leur voyage sur ce monde inconnu et incompréhensible, tellement l'aventure qu'ils vivaient dépassait leur entendement.

— Il doit pourtant y avoir un moyen de sortir d'ici, s'emporta Davenport en étudiant une fois de plus la disposition des multiples appareils.

Il faut croire que le moyen existait, car il le découvrit bientôt au terme d'une judicieuse manœuvre qui provoqua l'écartement des deux parties latérales du panneau.

Cette fois, le « sésame » avait fonctionné, ouvrant toutes grandes, devant Duncan et ses hommes, les portes d'un monde où le mystère et le merveilleux se donnaient libre cours.

Caverne fantastique pour un Ali-Baba du XXI^e siècle, le hall immense qui apparut aux regards semblait sortir de quelque conte féerique.

Une lumière douce, presque irréelle et sans origine précise, faisait éclater de mille feux la matière scintillante qui recouvrait les murs et

les cloisons.

C'était un ballet continuels de couleurs extraordinaires, qui se formait sur les murs, et où le mauve, le rubis, le topaze, le pourpre et l'or semblaient jouer avec les figures géométriques que l'on apercevait par endroits.

Au plafond, une sorte de rosace polychromique représentait peut-être un symbole, ou quelque énigmatique témoignage d'un art inconnu.

N'eût été le tragique de leur situation, l'aventure que les quatre astronautes étaient en train de vivre leur aurait paru merveilleuse.

Ils se sentaient soudain transportés dans un monde fantastique dont les premières révélations qui leur étaient offertes laissaient supposer qu'une civilisation extraordinairement évoluée avait régné en ces lieux.

Le souffle coupé, ils regardaient tous, incapables de parler ou de trouver la moindre explication rationnelle.

D'ailleurs, comment auraient-ils pu expliquer ce phénomène qu'ils constataient pour la première fois, qui les séduisait, les intriguait et les enchantait en même temps ? Jamais ils n'auraient osé supposer pareil chatoiement, pareille féerie et ils se contentaient d'admirer, s'abandonnant au phénomène sans réticence.

Duncan secoua violemment la tête et interpella ses compagnons.

— Ne restons pas là. Il faut aller de l'avant. Les paroles rompirent l'effet d'enchantement et, à la suite de leur chef, ils traversèrent le hall sans être le moins du monde incommodés par le manque d'oxygène. L'air était parfaitement respirable, et ils purent évoluer à leur aise au milieu du fabuleux décor qui les entourait.

Dans le fond de la salle, une ouverture assez large découvrait l'amorce d'un large escalier s'enfonçant dans une demi-obscurité.

Instinctivement, Duncan avait dégainé son arme, comme s'il redoutait un danger imprévisible.

— Allons-y ! ordonna-t-il, et qu'on en finisse une bonne fois pour toutes !

Ils s'engagèrent dans le monumental escalier et parvinrent, quelques mètres plus bas, dans une autre salle immense et encombrée d'appareils bizarres auxquels on ne pouvait donner aucun nom.

Des dessins étranges ornaient le plafond, tandis qu'un important réseau de canalisations courait et se ramifiait le long des murs baignés de lueurs multicolores.

Mais là aussi régnait le silence. Un silence lourd, épais, oppressant, qui faisait mal aux oreilles.

Un silence presque religieux que l'on avait l'impression de profaner à chaque pas que l'on faisait sur les dalles métalliques.

— Continuons, demanda Duncan, en poursuivant sa route en

direction d'une autre salle où les ondes lumineuses, sur les murs sombres, formaient comme des anneaux mouvants qui se déformaient sans cesse sous les yeux des astronautes.

Soudain, Duncan s'arrêta devant l'entrée de la salle et poussa un : « Oh ! » sonore et retentissant, tandis que les autres, derrière lui, accouraient puis se figeaient sur place, le souffle coupé.

À leur tour, ils venaient de découvrir ce qui avait provoqué l'exclamation du commandant.

— Incroyable ! murmura Duncan en avançant d'un pas.

Puis, hochant la tête, il se tourna vers le géophysicien :

— Davenport, dit-il, vous vous souvenez de notre conversation de l'autre soir ? Eh bien ! je vous autorise aujourd'hui à me traiter d'imbécile. Oui, mon vieux, je dois reconnaître que c'est vous qui aviez raison.

Il ne se rendait plus compte de ce qu'il disait, tellement le spectacle était hallucinant et extraordinaire à la fois. On eût dit une gigantesque nécropole avec ces longues rangées de cercueils qui semblaient se prolonger à l'infini, si du moins on pouvait donner ce nom à ces sortes de petits alvéoles transparents à l'intérieur desquels reposaient des créatures humaines, immobiles, rigides et sans vie.

Domptant leur crainte et leur émotion, les quatre hommes avancèrent et regardèrent de tous leurs yeux.

Il s'agissait effectivement de créatures humaines, normalement constituées, et dont les visages harmonieux et bien proportionnés étaient empreints d'une douceur ineffable qui accentuait davantage encore la régularité des traits.

Il y avait là des hommes, des femmes, et même des enfants de tout âge, le corps moulé par de souples combinaisons étroites et bien ajustées.

Davenport effleura de sa main la matière transparente d'un cercueil, mais ses doigts se glacèrent d'un froid subit jusqu'au poignet. Il se recula.

— Cela ne me plaît pas beaucoup, murmura-t-il.

Billard haussa les épaules et affirma :

— Je ne pense pas qu'il y ait quoi que ce soit à craindre. Ce ne sont là que des momies, vraisemblablement.

— Embaumées, tu crois ? demanda Carter.

— On le dirait, et qui sait depuis quand ?

— Les momies n'ont pourtant pas besoin d'oxygène, à ce que je suppose, émit pensivement Duncan. Alors, à quoi sert celui que nous respirons ?

— Que voulez-vous dire ?

— Je ne sais pas. Je cherche à comprendre, c'est tout.

Il fit quelques pas entre les deux rangées et regarda autour de lui

les êtres figés et pétrifiés à l'intérieur de leurs cercueils transparents.

— Tout cela est sans nul doute l'œuvre de créatures extraordinairement évoluées, dit-il, comme si ce qu'ils avaient découvert depuis leur arrivée sur ce monde n'était pas déjà une preuve suffisante.

— Et j'ai l'impression que nous ne sommes pas encore au bout de nos surprises, soupira Billard.

— Quel genre de culture assignez-vous à cette humanité ?

Le jeune chimiste hocha la tête.

— Culture très développée, surtout en mécanique, et ces créatures sont certainement protégées par tout le pouvoir scientifique de leur race. Ne pensez-vous pas qu'il serait intéressant d'étudier ces mécanismes ?

En disant cela, il montrait les petites boîtes cubiques disposées à la base de chaque cercueil et les fines tubulures qui reliaient au sol chaque cabine transparente.

— Oui, vous avez raison. Je crois que vous avez raison, appuya-t-il fiévreusement. C'est là que doit se trouver l'explication de ce mystère.

Tout le monde avait deviné sa pensée, et il n'était pas utile d'aller jusque-là pour comprendre ce qui se passait.

Davenport hocha lentement la tête et dit :

— Je suis persuadé qu'il s'agit d'un phénomène d'hypothermie. *Ils* sont arrivés à produire une hibernation pratiquement illimitée, avec ralentissement extrême du métabolisme. Ces êtres sont bel et bien vivants, croyez-moi !

À ces paroles, une vive émotion s'empara du petit groupe. Et si ce que venait de dire Davenport était vrai ?

Il convenait alors de se demander quel était le but de ce Voyage dans l'espace, et vers quel destin mystérieux allait ce monde qui fonçait en aveugle à travers la nuit interstellaire.

Duncan mit fin au long silence qui avait suivi les paroles de Davenport. Il poussa un soupir et dit simplement :

— Continuons !

Plus loin, à une centaine de mètres, s'offraient à droite et à gauche d'autres ouvertures qui permettaient de communiquer avec d'autres salles.

Ils en franchirent ainsi une dizaine au hasard, toutes les mêmes, avec leurs longues rangées de cercueils bien alignés à perte de vue, ce qui devait représenter l'emmagasinement de millions et de millions d'êtres humains.

Peut-être plus.

— Viens voir, s'écria Carter qui s'était élancé seul dans une autre salle.

Là, à leur grande stupéfaction, le spectacle était différent.

Ce n'étaient plus cette fois des créatures humaines qui gisaient inertes dans des cabines transparentes, mais des animaux d'espèces différentes.

Ils reconnurent quelques mammifères classiques du type terrien, comme le cheval, le chien, le chat, le mouton, le porc, certaines espèces aquatiques même.

Il y avait aussi des oiseaux, des coqs, des poules, des canards, des oies, ainsi que plusieurs variétés d'insectes.

Toute une gamme d'animaux qui auraient fait la joie d'un naturaliste, gisaient, inertes, dans des cages de verre, soumis au même phénomène d'hypothermie.

Duncan s'écria, les bras levés au ciel :

— Une Arche ! Une Arche interstellaire ! Seigneur, est-ce possible ?

CHAPITRE III

Une voix troua le silence :

— Par ici ! Vite ! Venez voir !

C'était celle de Carter. D'un même élan, Duncan, Billard et Davenport se ruèrent dans le petit escalier qui conduisait à l'étage supérieur.

Carter avait déjà pénétré dans une grande pièce ornée de dessins plus ésotériques les uns que les autres, au milieu de laquelle se trouvaient, baignés d'une douce luminescence, trois cercueils de verre posés sur des socles massifs.

Deux d'entre eux étaient occupés par des créatures mâles d'âge indéfinissable ; quant à celui du milieu, légèrement rehaussé sur son socle, il protégeait le corps d'une femme, jeune et magnifiquement belle, comme personne n'en avait jamais vu, ni rêvé d'en voir.

Il y avait dans son visage toute la bonté et toute la tristesse du monde, et une grâce royale dans son corps mince et fragile.

Longuement, Duncan et ses hommes contemplèrent la merveilleuse créature qu'un sommeil léthargique figeait sous son couvercle transparent.

— Comme elle est belle, murmura Billard, et comme elle est étrange !

Mais Duncan, plus terre à terre, se contenta de désigner les trois cercueils en disant :

— Des personnages de marque, certainement ! Sinon, pourquoi seraient-ils dans une chambre privée ?

Sa remarque découlait du plus élémentaire bon sens et personne n'éleva la moindre objection. Davenport pourtant, qui ne tenait plus en place, n'hésita pas à rompre le charme.

— Et alors ? Nous sommes bien avancés maintenant, hein ? s'écria-t-il. Non, mais est-ce que vous vous rendez compte de la situation ?

Il regarda ses compagnons et cria presque :

— Deux humanités entières vont périr dans le choc le plus effroyable que l'on puisse imaginer et nous sommes les seuls à le savoir. Les seuls !

La colère empourprait son visage.

— Les seuls, et nous ne pouvons rien. Strictement rien !

Carter haussa lourdement les épaules, et regarda les trois personnages, insensibles et indifférents à ce qui se passait autour d'eux,

— Eux, au moins, poursuivit-il, ils ne se rendent compte de rien. Dans le fond, ils ne sont pas les plus à plaindre. Et pourtant...

Il hésita avant de poursuivre, cherchant ses mots.

— Pourtant, s'il s'agit vraiment d'une Arche, comme tout le laisse supposer, cette Arche-là n'est certainement pas destinée à voyager dans l'espace éternellement. Cela n'aurait pas de sens. Elle doit avoir une destination précise.

Davenport demanda :

— Et puis après ?

Carter prit encore le temps de réfléchir avant d'ajouter :

— Et après ? Eh bien ! Réfléchissez ! Si cette planète leur sert de véhicule pour se transporter d'un endroit à un autre, c'est qu'ils possèdent, de toute évidence, le moyen de la stopper lorsqu'ils arriveront au terme de leur voyage.

Duncan se gratta la tête.

— Mais alors, dit-il, il ne s'agirait pas d'une planète, comme nous l'avons cru tout d'abord, mais plus exactement d'un gigantesque véhicule interstellaire. En effet, l'idée se tient.

— Malheureusement, c'est une chose que nous ne saurons jamais, rétorqua Davenport. Quelle importance ?...

— Pas si vite ! coupa Duncan. Le seul moyen de le savoir, ce serait de ranimer ces trois créatures. Après tout, pourquoi n'essaierions-nous pas ? Si nous arrivons à leur faire comprendre le terrible danger qui menace nos deux mondes, il se peut, comme le dit Carter, qu'ils puissent intervenir dans la marche de leur appareil. À mon avis, c'est une chance à courir.

Billard décida spontanément :

— Dans ce cas, courons-la sans perdre une seconde.

Il se baissa et désigna les cubes qui étaient fixés à la tête de chaque cage de verre.

— Essayons d'abord de savoir à quoi servent ces trucs-là.

*

* *

Ils se mirent au travail sans perdre une seconde et ne tardèrent pas à constater que les trois cabines étaient, comme les autres, reliées entre elles par une série de connexions qui aboutissaient à un réseau principal et unique lequél se perdait à l'intérieur d'un grand coffre mural.

Probablement une sorte de générateur indépendant uniquement réservé aux trois personnages de la pièce.

À l'aide du petit outillage portatif dont chacun était muni, ils s'attaquèrent tout d'abord au coffre mural, essayant de percer le secret des innombrables mécanismes qu'il contenait, mais, ainsi qu'il fallait s'y attendre, ils se heurtèrent aussitôt à une technique de réalisation qui dépassait l'entendement humain.

Il fallut s'armer de patience, de maîtrise et de sang-froid et faire

appel surtout, en dehors des connaissances personnelles, à un véritable sens intuitif pour décider d'un commun accord de la fonction que l'on pouvait attribuer à telle ou telle pièce.

Pendant plusieurs heures encore, ils poursuivirent leur examen d'arrache-pied, échangèrent leurs points de vue, étudièrent les diverses réactions qu'ils provoquèrent par tâtonnement, parmi les innombrables pièces de l'ensemble, puis s'attaquèrent enfin aux connexions et aux petits appareils individuels dont était pourvue chaque cabine, et c'est alors que l'on commençait à désespérer que Carter s'écria :

— Un instant, je crois que j'ai compris.

De son index, il indiquait les mécanismes mis à nu.

— Ici, le régulateur thermique directement commandé par le générateur. En le faisant pivoter, nous coinçons le circuit de réfrigération qui se trouve ici, juste en dessous. Cette conduite amène l'oxygène dans la cabine en même temps que doit se produire le réchauffement. Certainement ! Michel, attention ! surveille le débit d'oxygène. Prêt ?

— Prêt !

Malgré lui, Carter se tourna vers Duncan, mais le signe de tête que lui fit le commandant le décida.

— Celui de la femme d'abord, dit-il.

Il y eut un déclic, puis un sourd ronronnement leur parvint du générateur.

*

* *

Maintenant, plus personne ne parlait. Anxieux, ils surveillaient la cabine où reposait la jeune créature, en proie à une violente émotion, incapables de proférer la moindre parole.

Ils ne songeaient même pas à ce qui allait se passer ensuite, si toutefois leur tentative réussissait pleinement.

Quelles seraient alors les réactions de ces êtres, comment allaient-ils se comporter, de quelle façon allait-on bien pouvoir se faire comprendre et expliquer réellement ce qui se passait ?

Pour l'instant, une seule chose comptait, la réanimation de l'humanoïde qui était en train de s'opérer sous leurs yeux.

Déjà la poitrine s'abaissait et se soulevait dans un mouvement respiratoire lent et régulier.

Duncan ordonna sèchement :

— Le couvercle, vite !

On sentit à la façon dont il parlait qu'il avait la gorge serrée.

Ils firent jouer les mécanismes de sécurité qui bloquaient le système de protection et le couvercle fut immédiatement rabattu alors que la

créature, sur sa couchette, commençait à s'animer.

Bientôt le rythme de sa respiration s'accéléra et quelques râles sourds se firent entendre.

L'instant était poignant, dramatique même, et l'émotion atteignit son paroxysme lorsque la merveilleuse créature féminine s'étira mollement et sortit enfin de son sommeil léthargique.

Brusquement ses paupières battirent, puis s'entrouvrirent, et ses yeux brillèrent d'un éclat presque surnaturel.

Elle tourna la tête légèrement, à gauche, puis à droite, et regarda les quatre hommes, incapable encore de réaliser correctement ce qui se passait autour d'elle.

Puis elle se redressa, et, comme Duncan ébauchait un geste pour l'aider, elle eut un mouvement de recul en même temps qu'une expression d'inquiétude et de doute envahissait son visage.

— N'ayez aucune crainte, madame, fit Duncan en essayant tant bien que mal de la rassurer.

Mais il réalisa immédiatement le ridicule de ses propos devant l'incompréhension totale qui animait la créature d'un autre monde.

Elle parla, d'une voix douce et bien nuancée, mais les mots qu'elle prononçait n'avaient à leur tour aucun sens pour les Terriens.

Elle se pencha sur ses deux compagnons toujours inertes puis refit face aux Terriens, visiblement affolée.

— Essayons de lui donner confiance, fit Billard sans se démonter ; j'ai une assez longue expérience des femmes, laissez-moi faire.

Il avança d'un pas, arbora son plus gracieux sourire et lui fit signe d'approcher, essayant par là de la convaincre que personne ne lui voulait le moindre mal.

Elle parut comprendre et lui obéit, à la grande stupéfaction de tous.

— Voilà qui est déjà mieux, lança Carter. Maintenant essaye de lui expliquer que nous désirons nous entretenir avec elle.

Il faut croire que la mimique de Billard fut assez expressive, car la jeune humanoïde hocha la tête à plusieurs reprises, puis, après un temps d'hésitation, les entraîna à sa suite.

Un bouton sur lequel elle appuya fit coulisser un panneau et découvrit une autre pièce qui pouvait ressembler à une sorte de salon de réception, avec ses sièges bas, autour d'une table centrale et quelques meubles aux lignes harmonieuses et parfaitement étudiées.

Une grande carte du ciel occupait tout un panneau et, lorsqu'elle intensifia la clarté ambiante, des milliers de petits points lumineux se mirent à scintiller dans la carte céleste.

Duncan, qui s'était approché pour l'examiner, resta un long moment perdu dans ses pensées, puis eut un haut-le-corps.

— Ça, par exemple, s'écria-t-il. Regardez !

De sa main tremblante, il indiquait, au sein d'un système que l'on ne connaissait que trop, un point lumineux dont l'éclat était bien supérieur aux autres.

Et ce point lumineux qui brillait d'une étrange lueur représentait une planète dont le nom ne faisait aucun doute.

La Terre !

CHAPITRE IV

Dès cet instant, Duncan et ses hommes comprirent que d'importantes révélations pouvaient leur être faites, mais des difficultés énormes se dressaient devant une conversation qui ne pouvait s'entretenir que par gestes et par signes.

Ils prirent donc place dans des sièges bas et moelleux que leur désignait l'humanoïde. Celle-ci, à son tour, s'installa avec une grâce majestueuse dans celui qui semblait lui être réservé.

On devinait encore ses craintes et son anxiété, et surtout son désir d'en savoir plus long sur la présence de ces quatre hommes qui avaient aussi délibérément interrompu son hibernation.

Le vêtement clair qui moulait ses formes lui seyait à merveille. Avec ses longs cheveux blonds et bouclés, elle paraissait vraiment très jeune. Très jeune, mais aussi très sûre d'elle, et lorsque Duncan se décida à engager la « conversation », elle fixa sur lui toute son attention.

Elle suivit ses mouvements lorsqu'il se leva et indiqua sur la carte murale le point le plus lumineux qui représentait la Terre.

— Terre, murmura Duncan, puis il désigna ses compagnons et lui-même en répétant « Terre ! »

Un froncement de sourcils apparut sur le visage de la créature, tandis que Duncan dessinait hâtivement sur son carnet la silhouette d'une fusée spatiale.

La surprise tordit son visage et agrandit ses yeux, lorsqu'elle reposa son regard Sur Duncan.

À son tour, elle indiqua la Terre et dit :

— Hioorhina.

— Terre, répéta Duncan. Elle répéta, lui faisant écho :

— Terre...

Ensuite elle regarda les quatre hommes à tour de rôle, hocha lentement la tête, puis fit un geste large autour d'elle.

— Gahonda !

Elle indiquait par « Gahonda » le nom qu'elle donnait à l'Arche, ce qui fit dire à Carter :

— Je crois qu'elle a compris, mais on dirait qu'elle refuse d'admettre que nous sommes des Terriens.

Tout le monde avait en effet noté cette expression de doute et de méfiance qui était apparue sur le visage de l'humanoïde lorsque Duncan avait essayé de lui faire comprendre qu'ils étaient originaires de la planète Terre.

— Et eux... qui sont-ils ? répondit Duncan avec un soupir, tout en désignant l'inconnue.

Il faut croire qu'elle comprit son geste et devina le sens de sa question, car aussitôt elle leur fit signe d'approcher.

Elle manipula quelques boutons encastrés dans la cloison, et un écran rectangulaire et concave apparut dans le mur.

Elle en régla la luminosité et fit surgir l'image en colorelief d'un monde qui se mit immédiatement à tourner sur lui-même. Ce monde-là, ils le reconnurent tous, car c'était la Terre, avec ses continents, ses mers, ses océans, qui défilaient tour à tour avec une netteté incroyable.

Une nouvelle manipulation, et l'image se stabilisa brusquement pour leur révéler un détail qui, jusque-là, leur avait échappé.

C'était la présence d'un continent, assez vaste, qui s'étendait en plein océan Atlantique entre les côtes de l'Amérique du Sud et celles de l'Afrique, partagé en deux par la ligne équatoriale.

La créature désigna le continent, prononça quelques mots dans sa langue, puis continua l'opération.

L'image suivante était celle d'une cité. Une cité immense, colossale, dont l'architecture paraissait être un compromis entre le style byzantin et celui que le XXI^e siècle avait su créer pour lutter contre la surpopulation.

De hautes bâtisses, ornées de tours et de minarets, voisinaient avec d'autres, ornées de portiques richement sculptés et rehaussés de dômes massifs, étincelant sous la lumière crue d'un soleil tropical.

On voyait aussi des temples majestueux et un palais grandiose et somptueux, dominant la cité de ses hautes murailles en or massif.

Un palais des Mille et Une Nuits, avec ses larges terrasses fleuries et ses pièces d'eau claire et limpide piquetées de lotus.

Bientôt, sur l'écran, les images s'annihilèrent et ce fut l'apparition d'engins bizarres, certains évoluant dans le ciel, d'autres sur des pistes longues et sinueuses qui se lovaient comme des serpents argentés autour des immeubles.

Une foule nombreuse se pressait dans les artères, vêtue de kilts, de gandouras et de vêtements très amples aux multiples coloris. Tout un monde bizarre, mystérieux, qui grouillait sous leurs yeux et dont on ne pouvait définir l'origine.

Pourtant Davenport, qui était devenu blême, ne put s'empêcher de s'écrier :

— *L'Atlantide !*

Le mot résonna comme un coup de gong dans la pièce, mais personne ne trouva le courage de le contredire. Surgi d'un passé fabuleux, ce continent de légende devenait à présent une réalité. Le témoignage d'une authentique civilisation dont les siècles et les millénaires même n'avaient jamais apporté aux hommes la moindre preuve valable.

Mais enfin, qu'est-ce que tout cela pouvait bien signifier ? Que se passait-il ? Ou du moins, *que s'était-il passé ?*

Et qui pouvait bien être cette créature, belle et majestueuse, qui se tenait devant eux ?

Ils en eurent l'explication lorsque l'image du somptueux palais occupa toute la surface de l'écran et qu'un jeu de photos ensuite permit d'en franchir les hautes murailles.

L'intérieur apparut, avec ses salles richement décorées, ses halls et ses couloirs ornés de statues flamboyantes, puis soudain ce fut un trône en or massif, sur lequel se tenait une femme dont la grâce et la beauté n'avaient d'égal que la solennité dont elle était parée.

Ils la reconnurent tous et comprirent ce que la créature voulait leur expliquer. Elle n'était autre que la reine des Atlantes, la reine incontestée d'un peuple qui était loin encore d'avoir révélé tous ses secrets.

Elle se désigna sur l'écran, puis pointa son doigt vers elle en disant :

— Vohana !

— Ça va, on a compris, fit Carter, le souffle court, et ensuite ?

Ensuite ?

Elle devina sa question et se remit à manipuler les claviers qui commandaient la projection des films.

Ce qui suivit devait apporter aux quatre hommes la preuve d'un phénomène dont ils se doutaient déjà.

L'engloutissement et la disparition totale de l'Atlantide !

À présent, l'effroyable cataclysme revivait sous leurs yeux par le truchement de toute une série de photos judicieusement sélectionnées, et il était facile d'en comprendre l'origine et les conséquences.

La race atlante avait été victime de sa prodigieuse civilisation, en jouant avec les forces dangereuses.

La radio-activité s'était répandue dans le monde, provoquant l'anéantissement presque complet de plusieurs autres races, primitives celles-là, et qui peuplaient les autres continents à cette époque.

L'atmosphère elle-même avait été perturbée, provoquant l'apparition soudaine de glaciers dans des régions jadis tempérées, ainsi qu'un accroissement anormal des calottes polaires.

C'est alors que le basculement de l'axe avait été prévu et que les dirigeants atlantes avaient compris que rien désormais ne pouvait empêcher le cataclysme qui se préparait.

Des volcans en éruption menaçaient le continent et achevaient de sonner le glas d'une humanité trop imprudente.

C'est ainsi que les savants et les techniciens de l'époque imaginèrent le plus extraordinaire et le plus fantastique des procédés pour sauver la plus grande partie de leurs semblables.

Une Arche immense, gigantesque, dont chaque partie fut placée en orbite autour de la Terre et assemblée ensuite dans une zone d'apesanteur, rendit plus facile la réalisation de l'ensemble.

Réalisée dans les délais prévus, l'Arche avait emmagasiné dans ses flancs plusieurs centaines de millions d'êtres humains et d'animaux et s'était propulsée dans l'espace au moment où la Terre basculait sur son axe.

Un terrible séisme, auquel se mêlait une pluie torrentielle, avait entrouvert la Terre, et l'Atlantide, morcelée, disloquée, avait à jamais disparu dans les profondeurs de l'océan.

Là s'arrêtait la projection des films, mais la suite se devinait aisément, grâce aux nombreux documents que l'on venait de voir, et c'est Duncan qui l'imagina à haute voix.

— La race atlante a quitté la Terre avec la ferme intention d'y revenir un jour, c'est-à-dire lorsque tout danger de radio-activité aurait disparu et que tout serait rentré dans l'ordre à la surface du globe. C'est pour cela qu'ils se sont soumis volontairement à un phénomène d'hypothermie prolongée.

Billard hocha la tête et indiqua Vohana.

— Je comprends maintenant pourquoi il lui est difficile d'admettre qu'une nouvelle race, aussi évoluée que la sienne, règne aujourd'hui sur la Terre. Voilà une chose que les Atlantes n'avaient certainement pas prévue, mais reste à savoir combien de temps a duré leur voyage dans l'espace.

La réponse leur fut donnée lorsque Vohana fit apparaître dans la grande carte céleste un tracé elliptique en pointillé lumineux qui, à partir de la Terre, représentait en somme la trajectoire de l'Arche dans l'espace.

Un rapide calcul basé sur la distance parcourue et la vitesse de translation de Gahonda donna une valeur temporelle approximative de 20.000 ans.

Davenport s'écria :

— 20.000 ans, c'est ahurissant !

— Mais enfin, pourquoi diable n'interviennent-ils pas pour freiner la marche de leur appareil ? fit Billard. Qu'espèrent-ils ? Qu'attendent-ils, puisqu'ils en ont les moyens ?

Carter intervint.

— C'est ce que nous allons savoir immédiatement, dit-il. Laissez-moi faire.

Il s'avança vers Vohana, désigna la carte lumineuse, puis se servit de ses deux poings pour symboliser les deux mondes en présence.

— Terre, dit-il... Gahonda...

Ses deux poings cognèrent dans un geste très significatif, ce qui, au grand étonnement de tous, amena un léger sourire sur les lèvres de

Vohana.

Il était clair qu'elle cherchait à les rassurer et à les convaincre que leur crainte était ridicule et sans fondement.

Pourtant, lorsqu'elle étudia attentivement la position de Gahonda à l'intérieur du système solaire, et la distance qui la séparait encore de la Terre, elle eut un mouvement de surprise en même temps qu'un pli soucieux barrait son front.

Elle se précipita vers un appareil mural, manœuvra quelques boutons sur un clavier et attendit.

Il faut croire qu'elle n'obtint pas la réponse escomptée, car elle eut un mouvement d'humeur, suivi de paroles que personne ne comprit évidemment.

— Bon sang ! grogna Duncan, que se passe-t-il ?

Pour toute réponse, Vohana sur un signe les ramena dans la pièce attenante et leur montra les deux cages de verre où reposaient, toujours inertes, ses deux compagnons de voyage.

Leur rappel à la vie semblait être ce qu'elle souhaitait le plus et la prière muette qu'elle adressa aux quatre hommes se passait de tout commentaire.

CHAPITRE V

Les deux créatures qui furent ranimées étaient, comme on s'en doute, deux personnages illustres et importants du gouvernement atlante.

Ils étaient tous deux les principaux réalisateurs de l'Arche interstellaire et jouissaient de toute la confiance et de toute l'admiration de la reine Vohana.

L'un était le professeur Mahino, le grand coordonnateur du projet, l'autre s'appelait Tohoga, un technicien remarquable à qui l'on devait la réalisation des délicats appareils de propulsion du gigantesque navire.

Il rappelait les grandes sculptures des temples anciens, calmes et impénétrables, mais l'éclat métallique de son regard annonçait une froide détermination en toute circonstance.

Une longue conversation s'échangea entre eux et Vohana, lorsqu'ils furent en état de comprendre les raisons pour lesquelles on les avait tirés de leur sommeil millénaire, et les regards qu'ils posèrent à plusieurs reprises sur les quatre hommes trahirent leur étonnement, leur crainte et surtout leur intérêt.

Billard ne put s'empêcher de déclarer :

— Moi, je sais bien ce qui les tracasse. C'est de savoir comment nous allons les accueillir sur Terre, une fois qu'ils seront revenus.

— C'est ma foi vrai, avoua Davenport. Je n'avais pas pensé à cela. Bigre ! mais ça pose des problèmes.

— Mieux vaut encore affronter celui-là, opina Carter avec un soupir. Nous trouverons bien une solution.

Duncan leur coupa la parole d'un geste.

— Pour l'instant, ce n'est pas ce qui me préoccupe le plus, trancha-t-il, et eux non plus. Non, croyez-moi, il y a autre chose... et je commence à m'inquiéter sérieusement.

Il ne se trompait malheureusement pas, car, après avoir pris connaissance des coordonnées, les deux savants atlantes manifestèrent à leur tour une vive inquiétude.

Sur une invitation du professeur Mahino, ils évacuèrent les lieux et se transportèrent à l'étage au-dessus qui était réservé à une machinerie complexe.

Régnaient là toutes sortes d'appareils étranges, auxquels il paraissait bien difficile de donner un nom, mais il était évident que l'on se trouvait en présence des servo-mécanismes qui régissaient tout l'appareillage dont était pourvu le navire.

Une salle de contrôle, en quelque sorte.

Immédiatement, les deux savants atlantes se mirent à l'œuvre,

interrogeant les divers appareils électroniques qui commencèrent à ronronner et à murmurer sourdement, sous l'assaut brutal d'une multitude de doigts qui couraient sur les boutons de nacre.

Mais les machines obéissaient mal, très mal, comme si elles avaient toutes les peines du monde à réagir après un trop long silence, si bien que Vohana, lorsqu'elle se tourna vers Duncan, parut extrêmement affolée.

Le geste qu'elle fit était un geste de désespoir.

— Qu'y a-t-il ? Parlez ! supplia Duncan.

Le professeur Tohoga abandonna ses appareils et se tourna vers lui. Ses gestes et ses mimiques apportèrent la réponse.

Une réponse nette et catégorique qui rendit encore plus lourd et plus terrible le silence qui régnait dans le local.

Elle signifiait en substance :

« Plus rien à espérer. Tous nos appareils de navigation sont hors d'usage. Impossible de freiner ou même de modifier la marche du navire. Impossible ! »

C'était malheureusement vrai. Pendant les millénaires qu'avait duré le fantastique voyage, les poussières cosmiques, les radiations et le temps lui-même avaient détruit, détérioré, faussé, altéré presque toutes les pièces qui composaient les délicats organes des puissants réacteurs que l'on avait placés à la surface de Gahonda (ces sortes de constructions en forme de pain de sucre qui avaient tant intrigué le petit groupe de Terriens quand ils avaient pris contact avec l'Arche interstellaire).

Les carburants eux aussi avaient subi une dénaturation qui les rendait pratiquement inutilisables.

Et pourtant, n'avait-on pas conçu cette Arche fantastique à l'aide de polymères minéraux pratiquement indestructibles ?

Par contre, la centrale énergétique du navire ne paraissait avoir subi aucun dommage, puisqu'elle assurait toujours la gravitation artificielle qui régnait à bord, ainsi que l'hypothermie des êtres qui l'occupaient.

Une rage insurmontable s'empara alors de Billard, dont la réaction fut celle d'un homme qui se battrait contre un mur.

— Non, non, ne cessait-il de répéter, ce n'est pas possible... ce n'est pas possible. Si Dieu existe, il ne peut tolérer une chose pareille. Il doit y avoir un moyen... Il doit y avoir un moyen...

Un sentiment soudain de panique succéda à la consternation générale, et un instant la confusion régna entre les Atlantes et les Terriens.

Brusquement, Tohoga, d'un geste sec et autoritaire, imposa le silence.

Oui, le moyen existait peut-être, et, à l'aide de gestes et de dessins,

il exposa son idée le plus clairement possible.

— Je devine ce qu'il a l'intention de faire, résuma Duncan. En somme, il veut utiliser le réacteur le moins défectueux en provoquant, par des moyens de fortune, la libération de ses réserves de carburant. Il pense que, si nous y parvenons, nous pouvons donner au navire une poussée suffisante pour le faire dévier considérablement de sa route. Du moins suffisamment pour éviter le choc avec la Terre.

Il fit une grimace pour ajouter :

— Le procédé n'est pas garanti, mais c'est une chance à courir. Allons-y !

Ils quittèrent tous la salle de contrôle, s'engouffrèrent dans un long couloir voûté et prirent place dans un petit appareil monobloc qui, manœuvré par Mahino, se mit à glisser sur un rail unique à une vitesse incroyable.

Plusieurs centaines de kilomètres furent ainsi franchis, à l'intérieur du gigantesque navire spatial, et ils parvinrent enfin à l'endroit où les deux savants atlantes avaient localisé le réacteur choisi pour leur audacieuse tentative.

Mais, pour y accéder, il fallait traverser un grand hall encombré d'appareils démesurés.

Une véritable jungle de métal, avec ses réseaux inextricables de fils, de connexions, de tiges et de pièces massives, de toutes tailles et de toutes dimensions.

C'était là le centre énergétique de Gahonda, comme se chargea de le faire comprendre Mahino, tandis que son collègue Tohoga s'affairait au déblocage des issues donnant accès au réacteur.

La centrale continuait depuis vingt mille ans à assurer l'équilibre des forces dont jouissait le navire et entretenait la vie artificielle de toute la colonie.

De ce côté-là, tout fonctionnait normalement, alors que le drame, hélas ! se jouait à l'étage au-dessus, où ils accédèrent à l'aide d'un petit ascenseur qui leur permit d'entrer directement dans les compartiments inférieurs du réacteur, juste sous l'épaisse carapace d'acier dont l'Arche était revêtue.

*

* *

L'instant était grave et certainement décisif. Une vérification hâtive des réserves de carburant corrobora les indications fournies par la salle de contrôle.

La dénaturation qui s'était opérée vouait, au premier abord, la tentative à un échec complet, voire même catastrophique, selon Tohoga, car la « mise à feu » dans ces conditions pouvait provoquer l'explosion des réacteurs défectueux.

Pourtant, ils ne se sentaient pas le droit de renoncer à l'expérience, et c'est avec d'innombrables précautions qu'ils commencèrent, aidés du petit groupe, à débloquer les canalisations qui amenaient le carburant dans les chambres de compression.

Les détonateurs étaient pratiquement hors d'usage et certains, les plus détériorés, furent remplacés par des pièces de fortune.

Ce n'est qu'après plusieurs heures d'un travail acharné, exécuté presque en silence sous les directives muettes, mais précises, des deux savants, que le petit groupe des Terriens se tint prêt.

Mais Mahino, avant de donner le signal, fit avancer Duncan et Davenport, leur indiqua la manœuvre qu'il attendait d'eux, puis se tourna vers Vohana, Billard et Carter.

Le geste qu'il fit signifiait :

— Attention ! Évacuez le réacteur ! Ne restez pas là.

Vohana, un peu à contrecœur, entraîna les deux hommes, et c'est alors qu'ils atteignaient la cage de l'ascenseur tous les trois que l'explosion soudaine se produisit.

Ils ne réalisèrent pas sur le moment. Le plancher bascula sous leurs pieds en même temps qu'une deuxième secousse, encore plus violente, les projetait durement contre une épaisse cloison de métal.

Ils demeurèrent un instant étourdis, incapables de reprendre leurs sens, et c'est Carter qui, le premier, réussit à se traîner dans le couloir.

Devant lui, une gerbe de feu aveuglante achevait de se diluer. Les langues flamboyantes mouraient et s'évanouissaient dans un ultime éclaboussement d'étincelles multicolores en dévoilant un atroce spectacle.

Celui d'un trou béant qui s'ouvrait à la base du réacteur au milieu d'un amas de poutrelles et de ferrailles tordues et disloquées.

Celui d'un sang épais qui avait giclé sur les murs avec des débris humains qui jonchaient le sol craquelé.

Carter n'eut pas la force de faire un pas de plus. À ses pieds, la tête de Mahino, que l'explosion avait projetée jusque-là, conservait la même expression de confiance et de résignation. Lui non plus n'avait pas dû se rendre compte.

Les autres ? Il n'en restait rien. Rien que des lambeaux de chair et d'os à demi calcinés dégageant une odeur acre et suffocante qui prenait à la gorge.

CHAPITRE VI

La Terre tournait à une vitesse folle et, dans la nuit insondable du vide, une grosse boule luisante grossissait à vue d'œil, fidèle au rendez-vous.

De seconde en seconde, la menace se précisait et la gigantesque masse d'acier fonçait aveuglément vers un monde pris de panique et déjà aux prises avec les éléments déchaînés.

Des montagnes d'eau s'abattaient sur les continents disloqués et s'engouffraient dans les failles énormes, ensevelissant des villes entières, tandis que des spirales de feu, s'échappant dans le ciel embrasé, enveloppaient la planète de leurs anneaux flamboyants.

Tous les volcans de la Terre entraient en éruption, répandant leur lave brûlante sur les rescapés qui fuyaient dans un désordre démentiel.

C'était la fin.

La fin d'un monde et d'une humanité, le dernier acte d'un spectacle fantastique et hallucinant que rien ne pouvait plus empêcher.

C'était le CHOC, le terrible choc, le satanique déchaînement des flammes de l'enfer à l'instant précis où éclatait l'écorce terrestre, dans un jaillissement de matières incandescentes.

Cette ultime vision de cauchemar arracha un cri à Duncan, et c'est à ce moment-là qu'il rouvrit les yeux.

Autour de lui, c'était le silence, l'obscurité, le vide, l'inconnu. Pourtant, il se rendit compte qu'il vivait et, petit à petit, ses yeux découvrirent dans la pénombre quelques formes vagues dues au désordre indescriptible qui régnait en ces lieux.

Il chercha à se redresser, mais une douleur aiguë lui immobilisa l'épaule.

Son corps tout entier, était meurtri, brisé, du sang aussi coulait de son front et ruisselait jusqu'à ses lèvres, mais les blessures étaient sans gravité, il s'en rendit compte aussitôt et cela le rassura.

Immédiatement, il se souvint. Le réacteur... l'explosion...

Alors il appela, hurlant à pleins poumons, mais c'était toujours le silence, le même silence lourd, épais, qui répondait à ses appels.

Réunissant ses forces, il allait essayer encore une fois lorsqu'il fronça subitement les sourcils.

Il venait de percevoir un gémissement étouffé, tout près de lui.

Il prêta l'oreille encore plus attentivement, puis essuya d'un revers de main le sang qui coulait sur son visage.

Non, il ne s'était pas trompé. Quelqu'un se plaignait non loin de là, et il reconnut la voix de Davenport.

Il rampa avec mille difficultés au milieu des débris, parvint à se traîner tant bien que mal et finit par découvrir le corps du

géophysicien, à demi enseveli sous un énorme amas de ferraille.

Davenport reprenait connaissance et, lorsqu'il le vit, une grimace de douleur qu'on aurait pu confondre avec un sourire apparut sur son visage.

Il respira au prix d'un certain effort et demanda péniblement :

— Bonté divine, je crois que nous revenons de loin.

Puis, après un nouvel effort, il poursuivit :

— Rien de grave, commandant ?

Duncan hocha la tête et parvint à se redresser légèrement.

— Non, ça va... et vous ? Davenport poussa un gémissement.

— Ma jambe !

Duncan vit immédiatement qu'il avait une jambe coincée sous une poutrelle d'acier.

— Cassée ? demanda-t-il.

— Non, je ne pense pas, mais elle brûle comme s'il y avait le feu.

— Attendez, je vais essayer de vous tirer de là. Duncan dompta ses propres souffrances, et, armé d'une tige de fer qu'il trouva dans les décombres, s'en servit comme d'un levier pour essayer de soulever la poutrelle. Malheureusement, tous ses efforts furent vains et Duncan dut abandonner, avec une grimace d'impuissance.

Il était vraiment à bout de forces et souffla :

— J'essaierai encore dans un moment ; ne vous inquiétez pas.

Davenport serra les mâchoires et parvint à demander :

— Et les autres ?

Duncan haussa les épaules.

— Je ne sais pas, avoua-t-il. J'ai appelé, personne ne répond. Je crois qu'il va falloir nous débrouiller tout seuls.

— Il vous reste une cigarette ?

— Oui, bien sûr.

Duncan en alluma une, la piqua entre les lèvres du géophysicien, puis indiqua le trou béant au-dessus d'eux.

— Si encore nous avions la possibilité de remonter là-haut, je pense que nous pourrions en avoir le cœur net.

Il soupira, laissa passer quelques secondes et reprit :

— Pourtant, je suis certain que les copains ont dû s'en tirer, et Vohana aussi. Ils avaient déjà atteint l'ascenseur lorsque l'explosion s'est produite.

— Vous croyez ?

— Je les ai vus.

Davenport réfléchit et rétorqua :

— Dans ce cas, pourquoi ne répondent-ils pas ? Duncan tamponna avec son mouchoir la blessure qu'il portait au front, puis regarda autour de lui.

— Attendez un instant, demanda-t-il. Je vais d'abord voir s'il existe

un moyen de sortir d'ici.

Il y avait une ouverture dans le fond du réduit, et il parvint à l'ouvrir au prix de multiples efforts.

Le couloir qu'il emprunta aboutissait dans les compartiments de la centrale énergétique et Duncan se repéra immédiatement.

Il trouva facilement le boyau de communication, mais, par contre, le petit appareil monobloc qui les avait amenés jusque-là avait disparu.

Il y en avait un autre, garé sur une piste, mais ce n'était pas le même, il en était certain.

*

* *

Duncan essaya, une nouvelle fois, de dégager la jambe de Davenport, mais c'est à peine s'il réussit, au prix d'un violent effort, à déplacer la poutrelle de quelques centimètres.

Il revint s'asseoir à côté de Davenport pour reprendre son souffle. Mais il était visible que quelque chose le tracassait.

Il réfléchit pendant quelques instants, pendant que Davenport le regardait curieusement, et finit par dire :

— Est-ce que vous pensez que nous avons une chance inouïe ?

Davenport le regarda, interloqué.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— Si l'explosion s'était communiquée à la centrale, c'est le navire tout entier qui pouvait sauter. Ce que je dis là est peut-être cruel, mais de toute façon, la race atlante est condamnée. Rien ne peut la sauver.

Davenport eut une grimace fugitive.

— Il n'est pas certain, quoi que vous en pensiez, que l'explosion aurait provoqué la destruction complète de l'Arche.

Comme Duncan le regardait, un peu incrédule, il poursuivit :

— Les Atlantes utilisent une énergie statique, et, d'autre part, toute la carcasse extérieure est fabriquée avec des polymères minéraux pratiquement indestructibles. Même avec nos lasers, nous n'y arriverions pas. Non, il faudrait un stock de bombes nucléaires pour en venir à bout, croyez-moi.

Duncan le regarda fixement.

— Mon Dieu, s'écria-t-il... et si c'était encore possible ?

— Non, il est trop tard, et vous le savez très bien.

Brusquement, Duncan se sentit écrasé par un poids immense. Oui, Davenport avait raison, et il le savait.

Il était maintenant trop tard pour alerter la Terre et se procurer l'explosif nécessaire.

Oui, trop tard !

Vu la position de Xenon sur son orbite, toute communication avec

les autres bases du système était encore impossible, et cela avant plusieurs semaines.

En supposant que la fusée de ravitaillement soit de retour dès les premiers jours de novembre, et qu'elle fonce immédiatement vers la base la plus proche, le délai d'un mois dont on disposerait à ce moment-là serait nettement insuffisant pour empêcher la catastrophe.

Alors qu'au contraire, à son dernier passage...

À cette pensée, Duncan était devenu blême, et Davenport eut conscience du drame qui se jouait en lui.

Il n'eut pas le courage d'intervenir et les deux hommes restèrent un long moment sans parler, puis Duncan rompit brusquement le silence.

Il regarda Davenport et dit :

— Savez-vous à quoi je pense ?

Comme Davenport ne répondait pas, de son bras tendu il indiqua l'ouverture dans le fond du réduit communiquant avec la centrale.

— Je suis sûr que c'est là que se trouve la clé de notre problème. Souvenez-vous ! La projection des films nous a fait comprendre que les Atlantes utilisent l'énergie combinée de la lumière, de la gravitation et de l'électromagnétique, qui sont au fond des aspects différents d'une unique force. Cette énergie est déphasée à l'intérieur du navire, avec émission d'électrons, de photons et de gravitons, suivant qu'il s'agit de produire soit de la force motrice, soit de l'éclairage, soit de la pesanteur artificielle. Mais cette force unique sert également à autre chose. Elle rayonne dans le vide, ne l'oubliez pas, puisque nous en avons constaté les effets à l'intérieur de la fusée, et nous avons appris ensuite que ce rayonnement était utilisé pour l'autoguidage de l'Arche pendant toute la durée du voyage.

Il laissa Davenport digérer ces informations, et reprit :

— Cela permet au navire de conserver la trajectoire prévue et d'assurer, sans la moindre erreur, son retour sur la Terre. Actuellement, le champ de force est orienté vers la Terre et l'Arche se comporte à la manière d'un clou attiré par un aimant. Est-ce que vous me comprenez ?

Davenport hocha la tête.

— Jusque-là, je vous suis. Et alors ?

— Alors ? Eh bien, réfléchissez. L'attraction ou la répulsion entre deux masses sont les résultantes d'un simple effet *coulombien*. Cet effet est donc spécifiquement attractif ou répulsif entre particules de même polarité ou inverses, et, tout comme la gravitation, cette force, vous le savez, est inversement proportionnelle au carré de la distance. Si je ne me trompe pas, elle correspond à une valeur de 200.000 milliards de tonnes entre deux kilogrammes d'électrons séparés par une distance d'environ 12.000 kilomètres.

Duncan s'était levé nerveusement.

— Alors, Davenport, est-ce que vous comprenez maintenant ? Est-ce que vous comprenez que, si nous pouvons développer sur Xenon une force magnétique contraire, assez puissante pour provoquer un phénomène d'induction, nous créons immédiatement un champ attractif très intense entre les deux masses en présence ?

Davenport ouvrit de grands yeux.

— Que Dieu me pardonne, mais c'est bien le diable si j'aurais pensé à ça !

— Ce n'est pas le pardon de Dieu qui me préoccupe, répliqua Duncan, mais son aide.

— Vous pensez vraiment que... ?

Duncan inclina affirmativement la tête.

— Que dans ce cas Xenon pourrait très bien subir l'attraction de Gahonda. Dans une quinzaine de jours, la distance qui séparera les deux masses ne sera guère supérieure à une dizaine de millions de kilomètres. Avec les lasers, nous pouvons amplifier considérablement le champ de force magnétique que nous employons pour le téléguidage des fusées. Il n'y en a qu'un qui puisse nous aider dans ce domaine. C'est Carter.

*

* *

Sans attendre la réponse de Davenport, Duncan saisit dans ses mains la tige d'acier et la coinça solidement.

Avec l'énergie du désespoir, il réunit toutes ses forces et appuya de tout son poids. Il gagna encore quelques centimètres et vit la jambe du géophysicien glisser progressivement sous la poutrelle.

Davenport haleta :

— Ça y est, commandant... Encore un effort !

Duncan résista jusqu'à ce que la jambe fût complètement dégagée, puis laissa retomber la poutrelle qui s'abattit sur le sol avec un choc sourd.

Il aida son compagnon à se relever, puis examina rapidement la blessure.

Dave avait très bien supporté le coup, mais il avait déjà perdu beaucoup de sang. Il fallait le garrotter sans attendre.

Duncan opéra lui-même en nouant deux mouchoirs qu'il serra énergiquement au-dessus de la blessure.

— Il était temps, dit-il. Allons, maintenant, venez.

Le gros Dave se laissa conduire par Duncan jusqu'au boyau de communication, où ils trouvèrent le véhicule jumeau de celui qu'ils avaient déjà emprunté.

Le maniement en était d'une simplicité extrême et Duncan réussit rapidement à le manœuvrer correctement. L'engin monobloc glissa sur

son rail unique et fonça à une allure vertigineuse dans le boyau luminescent.

Une heure plus tard, il stoppait dans le grand couloir voûté qu'ils reconnurent aussitôt, et ils manœuvrèrent le panneau de communication.

La seule présence qu'ils trouvèrent devant eux fut celle de Vohana. Elle se retourna d'un bloc au bruit que fit le panneau en se rabattant sur lui-même, et elle poussa un cri de surprise en les reconnaissant.

Elle était livide.

— Ça va, cria Duncan sans se soucier du langage qu'il employait, pas le temps de vous expliquer. Où sont nos compagnons ?

Comme elle se reculait, toute tremblante, vers le fond de la pièce, Duncan eut un mouvement d'humeur.

— Nos compagnons, cria-t-il, où sont-ils ?

Le geste que fit alors Vohana lui coupa le souffle, et c'est à peine s'il eut la force de murmurer :

— Non, ce n'est pas vrai... ce ne peut pas être vrai... Ils ne sont pas repartis sans nous. C'est impossible.

Duncan et Davenport eurent l'impression que l'univers entier s'écroulait avec eux.

CHAPITRE VII

Les deux hommes étaient complètement anéantis. Une rage sourde et un immense désespoir venaient de les envahir à ce qu'ils venaient d'apprendre, mais pouvaient-ils vraiment en tenir rigueur à Carter et à Billard.

C'est Davenport qui trouva le mot juste.

— Nous sommes seulement arrivés trop tard ! Il soupira et répéta :

— Encore trop tard !

Duncan eut un geste las. À ce stade, sa forte volonté lui fit défaut et il ne sut ce qu'il devait faire.

Seule Vohana paraissait avoir recouvré toute sa maîtrise, et elle s'employa immédiatement à soigner la blessure de Davenport.

Les onguents qu'elle appliqua sur la jambe meurtrie enrayèrent instantanément l'hémorragie et calmèrent miraculeusement la douleur, si bien que Davenport put bientôt se mouvoir sans trop de peine.

*

* *

Cela faisait déjà plusieurs heures que Carter et Billard s'étaient résignés à rejoindre la base, non sans toutefois avoir proposé à Vohana de les accompagner.

Mais la jeune reine avait refusé. Elle prétendait que son devoir était de rester avec ceux de sa race et de partager avec eux un sort qui était aussi le sien.

La mort l'indifférait, et cette résignation calme et sereine que l'on devinait sur son visage rehaussait encore l'éclat de sa majestueuse beauté.

Ni Duncan ni Davenport n'avaient eu le courage de lui avouer leur projet. D'ailleurs, à quoi bon ?

Maintenant, tout cela était sans importance et n'avait plus de sens.

Quelques comprimés énergétiques eurent raison de leur fatigue, et les deux hommes, sous l'effet d'un puissant tonique, récupérèrent toutes leurs facultés et se mirent alors à envisager froidement leur situation.

C'était surtout vers Carter, Billard et Minelli qu'allaient leurs pensées. Comment allaient-ils expliquer leur disparition lorsque la fusée de ravitaillement reviendrait se poser sur Xenon ?

Qu'allaient-ils dire ? Qu'allaient-ils répondre et que se passerait-il ensuite si jamais... ?

Malheureusement, toute communication entre l'Arche et le planétoïde était impossible, le navire ne disposant, et pour cause,

d'aucune cabine-radio.

L'idée d'un signal lumineux, émis depuis la surface, fut envisagée par Davenport, mais encore fallait-il que l'on puisse intercepter les messages optiques à travers l'espace.

Opération délicate qui nécessitait un travail considérable et qui se trouvait d'avance vouée à l'échec.

Il était désormais impossible d'alerter la base de Xenon.

Il fallut s'y résigner.

Tout en discutant, Davenport remarqua les bouteilles d'oxygène vides qui traînaient dans un coin de la salle. C'étaient celles de Carter et de Billard, et il s'arrangea pour en faire la remarque à la reine Vohana.

En les reconduisant jusqu'à la bouche d'accès, elle leur avait offert deux réservoirs appartenant à la réserve du navire, avec suffisamment d'oxygène pour qu'ils puissent atteindre la fusée.

Elle indiqua d'ailleurs sur le plan du navire la bouche d'accès qu'elle avait choisie et qui se trouvait située pas très loin de l'endroit où l'appareil était posé.

Duncan eut un froncement de sourcils.

— Mais ce n'est pas le sas que nous avons emprunté pour arriver jusqu'ici, dit-il en se repérant sur la carte.

Il resta un long moment perdu dans ses pensées, arpenta la pièce de long en large, jeta sa cigarette puis se tourna vers le géophysicien.

— La galette ! dit-il, ils n'ont pas dû récupérer la galette, j'en suis sûr.

Davenport dressa l'oreille. Il devinait l'idée de Duncan.

— Vous ne pensez tout de même pas gagner Xenon avec la galette ?

— Et pourquoi pas ?

Comme Davenport restait interdit, il poursuivit :

— Laissez-moi faire, je vous expliquerai. Assurons-nous d'abord qu'ils ne l'ont pas emportée.

Elle était toujours à l'endroit où ils l'avaient laissée, près du sas, et lorsqu'ils s'en furent rendu compte, Duncan exposa son idée.

Certes, un voyage dans le vide dans ces conditions présentait d'énormes dangers, mais l'énergie atomique pratiquement inépuisable dont disposait l'engin pouvait permettre un guidage assez précis, grâce à la réaction que l'on pouvait obtenir en faisant fonctionner les appareils antigravitationnels.

L'attraction de Xenon ferait le reste, et il suffirait alors d'actionner les sustentateurs pour éviter l'écrasement au sol et amortir l'atterrissage.

Un seul point restait délicat. La poussée suffisante pour échapper au champ attractif de Gahonda, mais Duncan se chargeait d'apporter aux sustentateurs antigravitationnels les modifications nécessaires pour développer la puissance voulue.

Le calcul rapide qu'effectua Davenport indiqua, compte tenu de la distance et de la vitesse prévue, un voyage de dix à quinze jours environ.

Il ne put s'empêcher de faire une grimace en grommelant :

— Jamais nous ne pourrions tenir tout ce temps-là. Nous n'avons même pas la possibilité de compter sur un scaphandre de secours, même si nous en avions à revendre.

Duncan coupa vivement :

— Nous nous contenterons du nôtre. Nous réglerons les thermostats au maximum, et nous adapterons des piles de secours, en cas de panne. On doit pouvoir trouver ici de quoi en fabriquer. Reste la question de l'oxygène et de l'alimentation.

De ce côté-là, Davenport était plus optimiste.

— Pour l'oxygène, dit-il, nous pouvons utiliser les réserves de Gahonda. Il suffira de trouver un moyen qui, dans le vide, puisse permettre d'adapter au fur et à mesure chaque réservoir au mélange dorsal de nos scaphandres. L'alimentation bien sûr pose un problème. Elle ne peut s'effectuer qu'en trouvant un système qui nous permette de fixer quelques pilules à l'intérieur du casque et à portée de notre bouche. D'après Vohana, celles dont on dispose ici sont très nutritives. En nous rationnant, nous pouvons peut-être tenir le coup, ce n'est pas cette question qui m'effraye.

Duncan lui tapa sur l'épaule.

— Alors oubliez les autres et aidez-moi, il n'y a pas un instant à perdre.

*

* *

Vohana arriva facilement à comprendre les intentions des deux hommes et ne se sentit pas le droit de les décourager ni même de les dissuader.

Au contraire, elle s'employa de son mieux à les aider selon ses moyens, en mettant à leur disposition tout le matériel nécessaire.

Les jours qui suivirent se passèrent dans une fièvre et une activité presque constante. Chaque détail fut étudié, contrôlé, vérifié.

Le moindre oubli ou la moindre négligence, on le savait, pouvait avoir de très graves conséquences, et puis de leur folle tentative dépendait peut-être l'espoir qu'ils conservaient secrètement au fond de leur cœur.

Vohana assista aux derniers préparatifs avec un courage et une dignité exemplaires. Bientôt, pour elle, commencerait la longue et terrible agonie dans cette solitude qu'elle acceptait au milieu de ses semblables.

Pour eux, en somme, la mort ne se situait plus dans l'avenir, mais

dans un passé déjà vieux de vingt mille ans.

Elle n'était plus que la reine d'une race défunte veillant pieusement sur les tombeaux de ses ancêtres.

Pourtant, au moment de se séparer, Duncan et Davenport tentèrent une dernière fois de la faire revenir sur sa décision.

Ils lui offrirent une place à bord de la galette, mais elle hocha la tête avec un pâle sourire.

« Non, semblait-elle dire, non, je n'en ai pas le droit. De toute façon, ma vie n'aurait plus d'intérêt, et je suis certaine que ce sera aussi votre cas lorsque tout sera terminé. C'est horrible, je le sais, mais ne nous en veuillez pas. Nous ne pouvions pas prévoir. »

Elle les accompagna jusqu'à la bouche d'accès, les regarda longuement avant qu'ils ne pénètrent dans le sas avec leur engin, et deux larmes perlèrent à ses yeux lorsqu'elle leur adressa un dernier geste d'adieu.

Duncan, étonné, s'aperçut alors que le gros Dave, aussi, pleurait en silence, et ce n'est que lorsque le lourd panneau de métal se fut rabattu sur Vohana qu'il le secoua.

— Eh bien, Davenport, qu'est-ce qui vous prend ? Sentimental à ce point ?

Le géophysicien se dégagea de son étreinte et Duncan, qui l'observait, en eut le souffle coupé.

— Non, mais sans blague., ce n'est pas sérieux ? Vous êtes devenu fou !

Il y avait une tristesse infinie dans le regard de Davenport. Duncan eut vraiment pitié de lui, mais, tout compte fait, il ordonna d'une voix bourrue :

— En route !

CHAPITRE VIII

Billard, ce soir-là, n'avait pas cessé de tourner en rond dans la salle de contrôle. Depuis son retour sur Xenon avec Carter, il était en proie à une extrême nervosité.

C'étaient les nerfs qui lâchaient, et cette attente qui ne rimait plus à rien avait eu raison de lui.

Au fond de la salle, Minelli et Carter, eux aussi, étaient perdus dans leurs pensées. Des pensées qui flottaient, mouvantes et troubles, dans la brume de l'alcool, car on buvait beaucoup pour oublier.

Mais l'alcool, au contraire, ravivait les souvenirs.

La fusée C-65... Hernandez... et puis l'Arche... et puis Duncan... et puis Dave... l'explosion... l'échec...

Les pensées allaient, venaient, et revenaient ! Elles tourbillonnaient dans les esprits enfiévrés, comme une véritable obsession dans le chaos de l'inconscient.

Mais cette torture morale était un peu celle du remords, celle que Duncan avait lui-même éprouvée lorsqu'il avait réalisé son erreur, et les heures qui s'écoulaient écrasaient de leur poids les trois survivants de Xenon.

Billard se versa une nouvelle rasade, vida son verre d'un trait, puis reprit son va-et-vient sous le dôme transparent.

Sous l'emprise de l'alcool, il se mit à injurier les étoiles qui brillaient au-dessus de sa tête et à maudire l'univers tout entier.

Il s'excitait lui-même dans sa rage et dans son impuissance et c'est alors qu'un nouveau flot d'insanités lui montait aux lèvres qu'il resta complètement médusé.

Une forme claire, *toute ronde*, évoluait entre les étoiles et grossissait presque à vue d'œil.

Un instant ahuri, il douta de lui-même.

— Je deviens fou, murmura-t-il... voilà que ça commence...

Mais non, ce qu'il voyait était bien réel et n'était nullement le fruit de son imagination.

La « chose ronde » tournait maintenant au-dessus de la base en réduisant sa vitesse, et en perdant de sa hauteur.

— Une galette ! s'écria Billard. Une galette !

— Oh, la ferme ! envoya Carter sans se retourner. Tu vas te taire, oui ?

— Mais, bon sang, je vous dis que...

Il s'élança au milieu de ses deux compagnons et leur désigna le disque plat qui amorçait une nouvelle spirale.

— Je ne rêve pas, non ?

D'un même élan, Carter et Minelli se redressèrent, n'en croyant pas

leurs yeux. Minelli poussa un profond soupir et murmura :

— Grands dieux ! Mais qu'est-ce qui se passe ? D'où vient-elle ?

Sans se concerter, ils se précipitèrent vers les appareils de télécommande, manœuvrèrent l'ouverture du dôme et attendirent que les pompes automatiques eussent chassé le méthane pour se ruer ensemble dans le boyau de communication et gagner la coupole.

Sur le disque plat, deux hommes remuaient faiblement, engoncés dans leur scaphandre. Deux hommes qu'ils reconnurent immédiatement !

— Duncan ! Dave ! s'écria Carter stupéfait. Comment est-ce possible ?

Duncan, dégagé le premier, désigna le géophysicien qui gisait à côté de lui et demanda d'une voix à peine perceptible :

— Vite... Occupez-vous de lui...

Sans poser la moindre question, Carter et Minelli devêtirent leur compagnon, tandis que Billard aidait Duncan à se remettre sur pied.

Duncan eut quand même la force de lui adresser un sourire avant de perdre connaissance et de s'écrouler comme une masse.

*

* *

Ce voyage dans l'espace à bord du minuscule engin avait constitué, pour Duncan et Davenport, le pire supplice qu'un homme puisse endurer.

Prisonniers de leur scaphandre pendant plus de quinze jours, ils avaient surmonté la faim, la soif, l'ankylose, la peur et la solitude, veillé presque sans arrêt au bon fonctionnement des piles thermostatiques et des régulateurs d'oxygène.

Ils avaient dû, à plusieurs reprises, louvoyer dans le vide, pour éviter le contact avec les essaims de météorites rencontrés au hasard du voyage, veiller à la résistance de leur combinaison antiradiations, et ils avaient souhaité de toute leur âme d'atteindre Xenon avec assez de force et assez de vie pour transmettre à leurs compagnons l'audacieux projet qui risquait peut-être d'éviter à la Terre un destin impitoyable.

C'est ainsi qu'ils avaient atteint la petite base, aux dernières limites de leur résistance et de leur énergie, comme deux naufragés rejetés par la mer en furie.

Dès qu'il retrouva ses sens, le premier soin de Duncan fut de s'informer au sujet de Davenport.

Le malheureux avait énormément souffert d'un dérèglement dans les thermostats de sa combinaison protectrice et il avait dû lutter pendant plusieurs jours contre une déperdition de chaleur à l'intérieur du scaphandre.

Son état inspirait toujours quelque inquiétude, mais, d'après Carter, il possédait de sérieuses chances de s'en tirer.

Duncan accueillit cette nouvelle avec bonne grâce et expliqua alors ce qui s'était passé après l'explosion du réacteur.

Il préféra ne pas s'étendre sur le pénible voyage qu'ils avaient effectué, et c'est à peine s'il répondit :

— Ce n'était pas drôle du tout...

Puis il en vint aux faits.

L'idée qu'il développa, et qui avait été sa seule raison de vivre depuis leur départ de Gahonda, éveilla immédiatement l'intérêt de ses compagnons, surtout lorsqu'il donna toutes les précisions au sujet du fameux champ de force qui servait à l'autoguidage du gigantesque navire.

Ce fut alors une vague d'enthousiasme et d'espoir qui déferla sur le petit groupe, surtout lorsque Carter démontra par le calcul la possibilité d'augmenter considérablement la portée ondiomagnétique du système de guidage que l'on possédait.

Il restait évidemment à vaincre d'innombrables difficultés, à cause du matériel insuffisant dont on disposait, mais l'espoir était au bout, et rien n'était encore perdu.

Il n'y avait donc pas un instant à perdre, d'autant plus que le retour de la fusée de ravitaillement pouvait se prévoir dans une dizaine de jours environ. Dieu sait alors ce qui pourrait se passer ensuite.

Au matin du sixième jour, l'état de Davenport paraissait s'être légèrement amélioré, et lorsque le géophysicien apprit de la bouche même de Duncan que les travaux, rondement menés depuis leur arrivée, touchaient à leur fin, il eut un pâle sourire.

Il inclina doucement la tête et murmura :

— J'aurais tellement voulu vous aider. C'est une chose que je ne me pardonnerai jamais.

— Si nous réussissons, vous n'aurez même pas le temps d'y penser, répliqua Duncan avec un petit soupir.

Puis il convoqua tous ses hommes et leur parla franchement :

— Je ne vous cache pas que l'idéal pour nous serait d'en terminer avant l'arrivée de la fusée. Dans combien de temps pensez-vous que nous serons prêts, Carter ?

Carter répondit aussitôt :

— Encore quatre ou cinq jours, peut-être six. Duncan prit le temps d'allumer une cigarette avant de poursuivre.

— Vous savez tous ce qui vous attend, dit-il. Le champ magnétique que nous allons créer va produire une force attractive d'une puissance telle que Xenon va être progressivement arraché à son orbite et précipité contre Gahonda. Mais, pour que notre tentative réussisse pleinement, nous devons veiller nous-mêmes à l'entretien du champ

de force et rester à notre poste jusqu'au bout. Autrement dit, *aucun de nous n'a la moindre chance de s'en sortir.*

Personne n'avait bronché, et Duncan put lire dans les regards fixés sur lui toute la résolution et tout le sacrifice qu'il attendait de ses hommes.

— Pas de questions à poser ?

Carter s'avavançait vers lui lorsque brusquement un signal leur parvint de la cabine-radio. Ils se regardèrent tous, sidérés, puis Minelli bondit vers les appareils ondioniques.

— La fusée !

C'était effectivement le premier appel lancé par la fusée de ravitaillement, ce qui signifiait que, dans trois jours au plus tard, elle toucherait le sol de Xenon.

Duncan avait froncé les sourcils.

— Bigre ! ils n'ont pas perdu de temps, dit-il.

Carter hésita un instant avant de poser sa question. Il pensait à Judith, dans le cas où elle aurait réussi à faire partie de l'équipage de la fusée.

— Dans le fond, nous ne sommes pas tout à fait certains de réussir. Est-ce que vous ne pensez pas que... ?

— Non, j'ai déjà réfléchi à cette question, coupa Duncan. Je ne vois pas l'utilité de les avertir. Cela risquerait de créer des complications qu'il est préférable d'éviter, croyez-moi. Nous attendrons qu'ils soient repartis pour agir. Si nous échouons, eh bien, nous les alerterons par radio. Nous disposerons alors de trois jours pour arriver à les convaincre. C'est bien suffisant, non ?

Puis, sur un ton qui n'admettait aucune réplique, il ajouta avant de tourner les talons :

— Et surtout pas un mot. À personne !

CHAPITRE IX

Dès cet instant, l'état de Davenport empira. Le lendemain, il était jugé désespéré, et le gros Dave mourut sans avoir repris connaissance, seulement quelques heures avant l'arrivée de la fusée.

Il mourut en prononçant des mots que personne ne comprit, tellement son souffle était faible et sa voix rauque. Personne, sauf peut-être Duncan, mais il n'en laissa absolument rien paraître.

Vohana ? Oui, il lui avait semblé que le gros Dave avait prononcé ce nom, dans son délire. Il en était même certain.

Mais il ne se sentait pas le courage d'approfondir cette question, ni même de la juger. Il regarda son infortuné compagnon, lui sourit doucement et murmura :

— Pauvre vieux !

Et ce fut là toute l'oraison funèbre à laquelle eut droit le gros Dave, car le temps pressait.

Le duel avec la Mort venait de commencer et, dans ce combat fantastique, la « gueuse » marquait encore un point.

Duncan, inconsciemment, la sentait présente depuis qu'il avait eu connaissance de la terrible catastrophe qui menaçait l'humanité. Elle collait à eux comme de la glu, présente à chaque pas, à l'affût de la moindre défaillance, leur disputant chaque heure, chaque minute, chaque seconde, avec cette matoiserie et cette finesse déconcertantes qui sont l'apanage de la Vieille Routière.

Certes, l'enjeu était de taille, et Duncan savait qu'elle ne lâcherait pas prise, qu'elle lutterait jusqu'au bout pour s'auréoler d'une nouvelle victoire. Et quelle victoire !

À cette sombre pensée, il se secoua et sortit de son pessimisme, d'autant plus que les travaux, poursuivis jour et nuit, touchaient à leur fin et que la réalisation de leur projet s'annonçait avec succès.

Un premier essai réalisé dans le vide avait déjà confirmé la puissance du champ magnétique obtenu, et permis d'en calculer la portée. Il ne suffisait plus que d'orienter convenablement l'émetteur vers la trajectoire de Gahonda pour déclencher la terrible force attractive qui arracherait Xenon à son orbite.

— Je suis certain que nous réussirons, avait affirmé Billard, qui, même dans les instants les plus graves, ne pouvait s'empêcher de donner libre cours à sa verve et à son enthousiasme. Ça doit marcher, j'en suis sûr.

Mais la fusée de ravitaillement approchait de Xenon, et c'est alors qu'elle s'apprêtait à entrer en orbite qu'un message parvint à Minelli.

L'appareil était en difficulté par suite d'une avarie survenue brusquement à l'un de ses réacteurs, et le capitaine Bergman

demandait l'aide immédiate de la base de Xenon.

Les appareils de téléguidage entrèrent aussitôt en action et prirent le navire dans leurs faisceaux protecteurs, tandis qu'une grimace d'inquiétude apparaissait sur le visage de Minelli.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Personne ne lui répondit, mais il put se rendre compte facilement que tous ses compagnons partageaient la même inquiétude. L'avarie dont était victime la fusée allait-elle prolonger le séjour de l'équipage sur Xenon ? N'allait-elle pas constituer un nouvel obstacle au projet des quatre hommes ? Quelle résolution prendre dans ce cas ?

Autant de questions auxquelles personne, pour l'instant, ne pouvait répondre, et qui ne firent qu'accroître l'anxiété de la petite équipe, au fur et à mesure que la fusée de ravitaillement se rapprochait du sol.

Elle prit enfin contact avec la plate-forme d'acier et s'immobilisa presque sans heurt dans un jaillissement ultime de flammes qui illumina, l'espace d'un éclair, le sinistre décor qui environnait la base.

*
* *

Pour Carter, cet instant-là fut atroce. L'idée que, peut-être, Judith se trouvait à bord et allait lui apparaître dans quelques instants, heureuse et confiante, le bouleversa. Il souhaita à la fois sa présence et son éloignement, comme il souhaita d'avoir le courage d'affronter l'une ou l'autre de ces situations.

— Eh bien, Carter ! Quelque chose qui ne va pas ?

Il releva la tête et vit Duncan qui se tenait devant lui. Billard et Minelli, à l'aide des galettes, assuraient déjà le transfert des astronautes à l'intérieur de la base.

Duncan conseilla :

— Réagissez, mon vieux, ce n'est pas le moment de flancher. Surtout pas ! Attention ! voilà les premiers qui arrivent.

À ce moment-là, un cri jaillit du fond de la salle.

Duncan en eut la parole coupée. Une jeune femme venait de faire irruption et s'élançait vers Carter, les bras tendus.

Duncan, en la voyant, comprit immédiatement.

— Carter, murmura-t-il, pourquoi avez-vous fait ça ? Vous êtes fou !

Mais Carter ne lui répondit pas. À son tour, il s'était précipité au-devant de Judith, l'étreignant farouchement dans ses bras. À présent, plus rien ne comptait pour lui, ni pour elle, que cette minute tant espérée et qui les réunissait enfin après de longs mois de séparation.

Duncan tourna la tête. Malheureusement, il n'était pas au bout de ses surprises, car l'arrivée du capitaine Bergman au milieu d'un groupe de personnages qu'il ne connaissait pas lui fit entrevoir le pire.

Bergman salua assez rigidelement, proféra sur un ton neutre quelques paroles dictées par les règles de la courtoisie, accepta en retour les paroles de bienvenue que lui adressait Duncan en lui rendant son salut, puis attendit que tout le monde fût rassemblé dans la grande salle de contrôle pour prendre la parole.

— La mission dont je suis chargé, commandant Duncan, m'est extrêmement pénible, et je tiens à ce que vous le sachiez. Elle l'est d'autant plus que, personnellement, je vous ai toujours considéré comme un homme de valeur, digne d'intérêt et de respect. Malheureusement, je suis porteur d'un ordre que je dois exécuter.

Il hésita une seconde avant d'ajouter froidement :

— Celui de vous ramener sur Terre sans délai, vous et vos hommes.

Une bombe aurait éclaté dans la salle qu'elle n'eût certainement pas produit plus d'effet sur Duncan, Minelli, Billard et Carter.

Le silence qui suivit fut seulement troué par le bruit que fit Duncan en marchant lentement vers le capitaine Bergman.

— C'est impossible, murmura-t-il. Mais enfin, voyons, que se passe-t-il ?

Bergman sortit de sa poche un pli cacheté et le tendit à Duncan.

— Ordre de la commission d'enquête du Grand Quartier Général. Vous avez à répondre de la mort du lieutenant Hernandez devant le Haut Tribunal Militaire. Bien entendu, vous aurez le droit de choisir vos avocats.

— De quel délai disposons-nous ?

— Aucun, je vous le répète. Juste le temps qui nous est nécessaire pour réparer notre réacteur.

— Mais enfin... la base...

Bergman se tourna légèrement et désigna les cinq hommes qui se tenaient à côté de lui, graves et immobiles. Cinq gaillards solidement charpentés qui exécutèrent un salut impeccable.

— Voici l'équipe complète qui est chargée de vous relever. C'est elle désormais qui assurera la direction de la base de Xenon.

Il présenta un à un les membres de l'équipe, mais Duncan, perdu dans ses pensées, ne retint aucun des noms qu'il prononça.

Que lui importait de savoir qui étaient ces hommes, et quel intérêt pouvait-il attacher maintenant aux ordres qu'on venait de lui transmettre ?

Il ne prit même pas la peine d'ouvrir l'enveloppe cachetée, mit celle-ci dans sa poche et regarda fixement le capitaine Bergman.

À la seconde, sa décision fut prise.

La seule qui convenait, hélas ! en de telles circonstances.

— Très bien, dit-il. Puisqu'il en est ainsi, mes hommes et moi n'avons plus aucune raison de nous taire. Voulez-vous entrer un instant, capitaine ?

Tandis que Minelli, Carter et Billard rejoignaient leur commandant, Bergman marqua un mouvement de surprise.

— Tiens, mais où est donc le sergent Davenport ?

— Il est mort, répondit sèchement Duncan. Mais rassurez-vous. Celui-là, je ne l'ai pas tué.

Puis, sans attendre la réponse de Bergman, il indiqua le boyau qui donnait accès au poste de commandement.

— Je vous en prie, dit-il.

*

* *

Bien entendu, le capitaine Bergman était à cent lieues de s'attendre aux terribles révélations qui devaient lui être faites. Et pourtant...

Nul ne se sentait plus le droit, maintenant, de lui cacher la vérité, et c'est sans oublier aucun détail que Duncan et ses hommes lui relatèrent la fantastique aventure depuis l'apparition de la mystérieuse « planète » dont la découverte était due au vol expérimental du lieutenant Hernandez.

Toutes les pièces du dossier furent évidemment soumises au capitaine Bergman qui en prit connaissance avec un sentiment voisin de l'anéantissement.

Pendant un long moment, il resta dans l'incapacité absolue de proférer la moindre parole, tandis que Duncan lui demandait :

— Alors, est-ce que vous comprenez maintenant ?

Le visage vultueux de Bergman faisait peine à voir. D'un coup, il avait perdu toute sa superbe et son insolence.

Le vieux bourlingueur de l'espace se leva enfin, fit quelques pas dans la cabine et se retourna. Les mots lui manquaient, c'était visible, et il eut beaucoup de mal pour arriver à murmurer :

— Mon Dieu... c'est presque incroyable... et vous pensez vraiment que... ?

Duncan inclina la tête.

— Nous n'avons plus un instant à perdre, affirma-t-il. Dans quarante-huit heures, il sera trop tard.

— À ce point ?

— La distance qui séparera Gahonda de Xenon sera trop grande pour que nous puissions intervenir.

Bergman récupéra un peu de sa maîtrise et débita tout net :

— Je vous en prie, oubliez tout le reste, ça ne compte plus. Que dois-je faire ? Dites-le-moi.

— Quittez Xenon le plus tôt possible. Il est inutile de sacrifier votre équipage. Sauvez-vous si vous en avez le temps. Votre avarie est-elle grave ?

— Assez, mais on peut essayer une réparation de fortune. Nous

pouvons très bien l'effectuer dans l'espace. On se débrouillera.

— Parfait. Dans ce cas, ne perdez pas de temps. Rassemblez toute votre équipe immédiatement. Seulement, attention, je ne veux pas de panique ici, dans cette base. Puis-je compter sur votre silence ?

— Tout se passera très bien, je vous le promets. Il suffit que nous puissions repartir sans trop de difficulté. Pour le reste, j'en fais mon affaire.

— Merci, capitaine.

Duncan accepta volontiers la main que lui tendait Bergman et la serra fortement dans la sienne. Après quoi, Bergman se hâta de déclarer :

— Je vais faire le nécessaire pour ramener sur Terre le corps de votre camarade Davenport.

Duncan baissa la tête.

— Non, fit-il, ne vous donnez surtout pas cette peine. Ce n'est pas ce qu'il aurait souhaité. Sa place est ici, avec nous. Laissez-le !

Il se mordit les lèvres, puis ajouta, devinant la question qu'il devinait chez Bergman :

— Pour ce qui est de sa famille, faites comme pour nous. Vous trouverez facilement dans les fichiers du service.

Bergman n'insista pas, salua, et se dirigea vers la sortie. Carter le devança et c'est au moment où il actionnait l'ouverture du panneau qu'il poussa un cri de surprise en reconnaissant Judith devant lui.

— Judith !

La jeune femme se tenait immobile au milieu de l'ouverture et son visage bouleversé trahissait son trouble et son émotion.

Elle avait dû surprendre la conversation, tout écouter, tout entendre, et Carter comprenait maintenant qu'il ne pouvait plus lui mentir.

Elle éclata en sanglots et se précipita dans ses bras tandis que Duncan, rouge de colère, s'écriait :

— Carter, est-ce que vous vous rendez compte ? Vous êtes impardonnable. Vous mériteriez que je vous casse la figure. Vous n'aviez pas le droit...

Judith se dégagea et s'interposa entre les deux hommes, sans penser à essuyer les larmes qui ruisselaient sur son visage.

— Je vous en prie, supplia-t-elle, je vous en prie, pardonnez-lui. Quant à moi, je ne dirai rien, je vous le jure. Oh ! commandant, je vous...

— Regagnez immédiatement votre fusée. Excusez-moi, mais le temps presse.

— Obéissez, surenchérit la voix de Bergman. Mais Judith s'avança crânement vers les deux hommes.

— Non, je refuse. Je ne partirai pas.

— Pour l'amour du ciel...

— N'insistez pas.

Elle sentit les doigts fiévreux de Jim se crispier sur son bras.

— Judith, voyons, tu deviens folle... C'est impossible... ce n'est pas vrai.

Elle regarda son mari et secoua la tête à plusieurs reprises.

— Non, Jim, ce serait trop dur maintenant. La mort avec toi ne me fait pas peur. Ma décision est prise, je reste.

— Judith... Oh ! non, pas ça...

Carter était devenu blême. Il réalisait maintenant son erreur et ressentait tout le poids de sa responsabilité. En voulant sauver Judith, il était, au contraire, l'artisan de sa perte. Alors, il se mit à pleurer comme un enfant en serrant très fort sa jeune femme contre lui.

— Madame Carter !

Bergman hésita, jeta un coup d'œil sur son chronomètre puis reprit nerveusement, comme pressé d'en finir :

— Madame Carter, il est l'heure. Pour la dernière fois, je vous demande...

Il n'acheva pas sa phrase.

Dans le fond, il savait très bien qu'il était inutile d'insister.

CHAPITRE X

Lorsque la fusée eut disparu dans le ciel de Xenon, Duncan regarda se diluer lentement les traînées flamboyantes que l'appareil avait laissées dans son sillage, au milieu des étoiles.

C'était la dernière fois qu'il assistait à un tel spectacle et il en réalisa, malgré tout, la beauté et la grandeur.

Brusquement, il se souvint de ses jeunes années, de son premier départ, et de cette joie secrète et profonde qu'il n'avait jamais cessé d'éprouver à chacun de ses voyages dans l'espace. Oui, l'espace. Il lui avait tout sacrifié. Tout.

Mais il ne regrettait rien. Rien.

Et à ce Tout et à ce Rien se mêlait une notion bizarre, que Duncan n'arrivait pas à saisir. Une notion de gratitude, peut-être, un dernier « merci », jeté en toute simplicité, comme une couronne, sur le tombeau de ses souvenirs.

Oui, ce devait être cela... de vieux souvenirs... de bons souvenirs, ceux qui remplissent copieusement la vie d'un homme.

Pour la première fois aussi, Duncan regarda ses compagnons autour de lui. Chacun se trouvait à son poste et n'attendait plus que l'ordre qu'il était sur le point de donner.

Il ne put s'empêcher d'admirer leur courage, leur calme, leur résignation devant la mort et surtout l'abnégation totale de cette femme qui n'avait pas hésité l'ombre d'un instant à partager le sort de son mari.

Allons, le mieux était d'en finir tout de suite... et vite encore...

Duncan se dressa fièrement au milieu de ses hommes et cria :

— Prêts ?

— Prêt, répondit la voix de Billard.

Une seconde... une brève seconde.

— Contact !

Ce qui se passa alors décida du sort de la Terre et des générations à venir.

Une faible secousse ébranla la base, en même temps que les étoiles, à travers le dôme transparent, donnaient l'impression de basculer lentement au sein d'un univers pris subitement de folie.

Le reste se passa comme l'avait prévu Duncan, mais ni lui ni les autres n'assistèrent à l'épouvantable spectacle. Celui de deux mondes fonçant l'un vers l'autre et se fracassant dans le vide avec une violence formidable.

De cela, les étoiles lointaines furent les seuls témoins.

CHAPITRE XI

Le rapport qu'un brave sergent apporta un matin au général Shaver était tout ce qu'il y a de plus simple et de plus bref. L'information émanait, toute fraîche, de la base de Jupiter, et annonçait la disparition, corps et biens, de la fusée de ravitaillement placée sous le commandement du capitaine Bergman.

« Avons reçu S.O.S. fusée 212 X-C 28. Appareil en difficulté. Réacteurs de secours sursaturés. Sommes convaincus explosion en vol. Avons abandonné toutes recherches. Appareil disparu sans laisser de traces. »

Le général Shaver haussa les épaules et prit négligemment le dossier réservé à l'équipage Duncan, sans même se soucier qu'on était le 8 décembre et que la pendulette du bureau indiquait 8 h 20.

Après tout, que lui importaient cette date et cette heure précises ?

Le coup de tampon qu'il apporta sur la page de couverture ne portait que deux petits mots :

« Affaire classée. »

FIN